

FE
NZ
IN

N°1

Édito

Christophe Siébert

Mertvecgorod, 7,2 millions d'habitants, est la capitale de la RIM, petite république née à la chute de l'URSS et coincée entre la Russie et l'Ukraine. Surnommée « l'océan de merde » par ses habitants, elle tire son économie de la destruction, du recyclage et parfois du trafic de déchets. De fait, la Zona, vaste no man's land de 12 000 hectares qui coupe la ville en deux, est le plus vaste centre de gestion des ordures de la planète.

Certains considèrent que Mertvecgorod, le pays qui l'entoure, les gens qui y vivent, les événements qui s'y déroulent, n'existent pas. Estiment aussi que les deux livres déjà parus consacrés à cette mégapole (*Images de la fin du monde* et *Feminicid*, publiés au Diable vauvert en mars 2020 et septembre 2021) sont donc de la fiction.

Ces mêmes personnes de peu de foi vont sans doute imaginer que les récits qui suivent, mais aussi les chroniques cinéma et musique ou les pages TripAdvisor, ne font référence à rien de réel.

Grand bien leur fasse.

Publicité gratuite

Lyna Beretski



**Vacances à
Ibiza**



**Visa pour
Mertvecgorod**

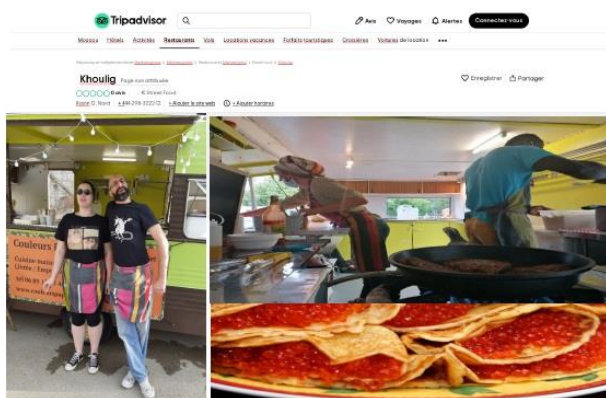
TripAdvisor
Maixent Puglisi

Navigant dans le monde de la littérature en élection libre, Maixent a été libraire, lecteur pour la Musardine, et lecteur hyperphage en général. Il a dirigé *Stupre*, revue érotique, graphique et littéraire, hélas stoppée au bout de deux numéros, mais cherche toujours de nouvelles idées littéraires. Ayant gardé de ses années en Franck'n'Furter au Studio Galande un certain goût pour le théâtral, il perpétue ce goût de la mise en scène à travers les livres mis en lumière sur son compte Instagram. Il est par ailleurs critique de bandes dessinées (surtout érotiques) sur le site krinein.com.

Sites :

www.instagram.com/maixentpuglisi

www.krinein.com



Cliquez ici pour découvrir les pages TripAdvisor consacrées au Fouquette, au Kakcs, au Khoulig et au Y Popov :

<https://mertvecgorod.home.blog/2021/09/01/maixent-puglisi-tripadvisor>

Erreur d'appréciation

François Fournet

François Fournet publie ses premiers textes en 2016, dans le fanzine *Violences*, dirigé par Luna Beretta. Ses écrits s'orientent vers le roman noir et sont marqués par une écriture « physique ».

À l'été 2018, se constitue la nouvelle collection Les Nouveaux Interdits pour La Musardine, dont il écrit le premier titre : *Banlieues Chaudes*, comédie pornographique qui mêle romance, drogue et courses-poursuites en Seine Saint-Denis. Dans cette même collection, il publie en 2021 *L'Incendiaire*, roman porno et politique mettant en scène Clara et Samy, deux jeunes à qui la société ne semble plus rien promettre qu'une vie ordinaire.

François a également plusieurs projets musicaux : KollektivTraum, Dzeffe et Craie, en duo avec Amédée de Murcia, alias Somaticae.

Bibliographie :

L'Incendiaire (La Musardine, 2021)

Banlieues Chaudes (La Musardine, 2019)

Et dans les revues *Violences*, *FREEING (our bodies)*, etc.

La salle est aveugle, les murs gris. D'un côté d'une table, longue et rectangulaire, sont alignés, de gauche à droite, une femme, deux hommes et un chien.

Menottes aux mains, en évidence sur le plastique terne. Les pattes du chien sont emmaillotées. Le premier homme regarde parfois le chien qui fixe le mur opposé. Sa truffe est humide et les pores dilatés. Une horloge égrène les minutes au-dessus de l'unique porte, trente-trois lorsque cette dernière s'ouvre à la volée. Les quatre redressent la nuque, puis baissent nez et truffe sur une femme en tailleur.

Un mètre trente peut-être, sa petitesse accentuée par l'énorme classeur qui la dissimule à moitié et ses lunettes qui lui mangent le visage.

— Assis !

Les quatre ne remuent pas et regardent la quasi-naine prendre son élan pour bondir et réceptionner son cul sur sa chaise, en face d'eux. Une babine du chien se relève, sa truffe frémit et le classeur claque contre la table en s'ouvrant. La quasi-naine rajuste ses lunettes dont les verres dilatent ses yeux à la manière d'un filtre photo qu'utilisent les *tineydzher*. La femme menottée pouffe, la quasi-naine presse le bout de son accoudoir et la blagueuse hurle et convulse puis cesse et geint doucement avant de se taire. La gnome s'essuie le nez et entame l'appel, de gauche à droite :

— Daniela Rodriguez.

— Si.

— Julian Gunther.

— Ja.

— Montag Smith.

— Right here.

— Dobrov Chinsky.

— Ouaf.

Elle le dévisage, sourcils froncés. Il montre les crocs, grogne et soutient son regard ; se lèche les babines, tousse, ouvre la gueule :

— Da.

— Plus vite si tu ne veux pas finir en vaginette à poils, Dobrov.

Il couine, baisse la tête et déroule la langue. Les anneaux du classeur s'ouvrent puis se ferment.

— Bien ! Je suis l'inspectrice Laïca Dessinevitch. Votre convocation au bloc judiciaire, si vous en doutiez encore, atteste de votre pleine implication au sein de l'organisation internationale Animal as Human, plus connue sous l'acronyme A.A.H. Les chefs d'accusation sont les suivants : détérioration du matériel d'état ; détérioration de biens privés ; abus de confiance ; usurpation d'identité ; vol de brevets de génétique synthétique ; manipulations génétiques non-agrées ; trans-interventions illégales ; transferts corporels non déclarés ; évasion ; délit de fuite ; atteinte à la pudeur. Objections ?

Montag Smith rit, à la mention d'atteinte à la pudeur. La décharge électrique lui arrache un gémissement qui monte dans les aigus en même temps que les volts que l'inspectrice lui envoie. Cela dure une trentaine de secondes. Montag Smith a les cheveux collés au front. Laïca Dessinevitch a les joues rosies. Leurs regards se croisent. Elle souffle.

— Je n'aurai probablement pas la patience de vous garder longtemps. Notre entrevue n'a qu'un but : établir une version finale et cohérente des

faits, que vos témoignages séparés recourent déjà confusément. Vous n'êtes ici que pour me faciliter la tâche. Je ne vais pas vous dire que ça vous aidera. Mais je vous le certifie : vous regretterez le moindre manque de coopération.

Ils acquiescent. L'inspectrice Dessinevitch appuie sur la touche d'un dictaphone numérique.

On tousse.

« Inspectrice Dessinevitch. Dépositions des accusés Daniela Rodriguez, Julian Gunther, Montag Smith, Dobrov Chinsky. Bloc judiciaire Est, unité Amski Ciszairiv. Douze juin 2024, 14 heures 39. »

L'inspectrice Dessinevitch coupe le dictaphone et appuie sur un interrupteur. La porte dans son dos s'ouvre, quatre gardiens entrent et empoignent chacun un accusé qu'ils font sortir. Laïca Dessinevitch saute de sa chaise et les suit dans le couloir puis se sépare du groupe juste avant qu'il ne passe une porte à double battants. Ils descendent cinq étages jusque dans une cour carrée, encadrée de murs en béton surplombés de barbelés qui se détachent à peine sur les nuages noirs, au-dessus du bloc judiciaire. Il neige. Les flocons sont gris sombre et se posent comme des boules de suie dans les cheveux et le pelage des accusés traversant la cour. Un fourgon noir et jaune attend, ses portes s'ouvrent et on y fait monter Dobrov Chinsky, muselé et tenu en

laisse. Sur la dernière marche il se retourne. Sa muselière rend incompréhensible ses paroles, qu'il répète pourtant avec ferveur alors qu'on fait agenouiller dans la neige boueuse ses trois complices. Ses grands yeux bruns se mouillent, il bredouille encore quelques mots puis émet un hululement étouffé, interrompu par les trois tirs de Makarov qui trouent les crânes de Daniela, Julian et Montag. Dobrov lève la tête vers le cinquième étage du bâtiment qui les surplombe. Au centre de la baie vitrée se trouve l'inspectrice, elle tire sur une cigarette. Derrière elle, on devine le dossier de la chaise sur laquelle elle est juchée. Il montre les crocs, gronde, tente encore une fois de parler et les portes du fourgon claquent sur sa gueule. Les gardiens échangent quelques mots avec le chauffeur et son collègue.

Cinq étages plus haut, un homme se lève d'un canapé anthracite et s'approche de Laïca Dessinevitch pour lui tendre un cendrier dans lequel elle écrase sa cigarette.

— Pas de regret, inspectrice ?

— Pourquoi cette question, Ivan ?

— Vous ne le reverrez jamais, là où il va.

— J'espère bien. Que cette fois soit la bonne !

Elle a un frisson et ses yeux cillent. Ivan ouvre la bouche, Laïca le coupe :

— Vous n'êtes pas curieux ?

Ivan marque une pause puis hausse les épaules :

— De leurs aveux ? Ma foi, si.

On allume deux lampes à pied dont les abat-jour mats diffusent leur lumière sur un bureau industriel, qu'occupent un téléphone, un PC portable et un large sous-main vert d'eau. Ivan et Laïca prennent place l'un en face de l'autre. Ivan déroule un câble qu'il branche à la sortie audio du dictaphone.

Play.

Ils croisent les doigts, Laïca rallume une cigarette, Ivan se sert dans le paquet qu'elle ne lui tend pourtant pas et sort un nouveau cendrier. Les enceintes, dont l'acajou jure avec les couleurs de la pièce, émettent un craquement.

On tousse.

LAÏCA – Inspectrice Dessinevitch. Dépositions des accusés Daniela Rodriguez, Julian Gunther, Montag Smith, Dobrov Chinsky. Bloc judiciaire Est, unité Amski Ciszairiv. Douze juin 2024, 14 heures 39. Commençons.

Silence. On remue, tousse de nouveau.

DANIELA – Moi, de toute façon, je me suis retrouvée dans cette affaire – il faut me croire –, comment dit-on : par accident. Si, realmente. Je suis arrivée d'Espagne voilà deux ans et –

LAÏCA, *la coupant* – Daniela Rodriguez, tous les renseignements vous concernant sont en

notre possession. Je veux – *elle détache chaque syllabe* – les informations.

DANIELA, *courte inspiration* – Si. J'ai été contactée en décembre 2023.

LAÏCA – Le combien ?

MONTAG, *chantant* – We wish you a merry Christmas, we –

LAÏCA, *haussant le ton* – You shut up !

DANIELA – Si, por el Navidad. Le 24 décembre 2023. C'est señor... Montag, qui m'a trouvée.

LAÏCA – Il ne vous a pas « trouvée ». Vous faisiez partie d'A.A.H. depuis huit ans. D'abord au sein de la branche espagnole, qui vous a fait transiter en Russie, depuis laquelle vous avez reçu votre formation, vos instructions et votre billet pour Mertvecgorod.

Un silence.

LAÏCA – Vous confirmez ?

DANIELA – Si.

LAÏCA – Bien. Inutile de finasser.

Un classeur est ouvert, une feuille froissée.

LAÏCA – Selon la branche russe du groupe international Wild Synth Inc vous êtes, Julian Gunther, le premier des trois à avoir été recruté en tant que chef de projet, le 14 juin 2023, au centre de recherche en synthèse et transferts de Wild Synth Inc. Vous confirmez ?

JULIAN – Nein, meine Frau. J'ai accompli un stage de trois mois avant cela, de novembre 2022 à janvier 2023. C'est après que j'ai été définitivement embauché.

LAÏCA – Merci. C'est vous qui avez ensuite appuyé la candidature de Montag Smith, engagé le 8 septembre 2023, qui a lui-même pistonné Daniela Rodriguez, engagée le 12 janvier 2024. Correct ?

DANIELA, JULIAN, MONTAG, *d'une même voix* – Correct.

LAÏCA – Bien. Les brevets, technologies, secrets d'entreprise pour lesquels Wild Synth Inc veut vos têtes sont déjà listés et établis. Il n'y aura de toute façon pas de réparation possible dans l'immédiat. Ce que j'ai besoin de savoir, c'est de quelle façon avez-vous pris contact avec Dobrov Chinsky, évadé de la prison de haute sécurité du rayon 7 ? Et, surtout, – *d'une diction appuyée* – comment t'es-tu transformé en chien, Dobrov ?

Un rire, dont les aigus semblent provenir de Montag Smith, puis des grognements saccadés qui laissent peu à peu place à des aboiements hilares.

DOBROV – Ça te fait mouiller de savoir, hein ? T'agace pas, je vais lâcher le morceau.

MONTAG SMITH, *fort et essoufflé* – « Lâcher le morceau ». And it's a dog !

DOBROV – Bon sang, Montag, ferme-la.

S'ensuivent diverses interjections en russe, espagnol, anglais et allemand, auxquelles se joint

l'inspectrice à bout de nerfs, puis l'enregistrement s'interrompt.

— Pourquoi avez-vous coupé, Laïca ?

Elle tend l'oreille. Elle saute de sa chaise et la pousse jusqu'à la baie vitrée. Entre ses dents s'effiloche le filtre d'une cigarette neuve. Elle grogne :

— Quelque chose ne tourne pas rond.

— L'interrogatoire, vous voulez dire ? C'est le moins qu'on puisse dire.

— *Dourak !*

Et elle bondit sur la chaise ramenée contre la baie vitrée. Ses pieds manquent l'assise, la chaise tombe et Laïca avec. Elle hurle et se débat, sur le dos. Ivan se pince le nez pour ne pas rire. On l'entend tout de même : Cr cr crrrrrh !

— Bordel, Ivan, ce n'est pas le moment de rire ! Dépêchez-vous !

Au ton de sa *kollega*, Ivan regagne son sérieux. En trois enjambées il la rejoint, la relève et passe les bras sous ses épaules pour la soulever. Le souffle de Laïca se coupe, la cigarette gardée jusqu'ici intacte se brise entre ses doigts. Ivan souffle :

— Bon Dieu de merde.

Par le portail, des silhouettes envahissent la cour du bloc judiciaire. Noires, elles se fondent dans la neige charbonneuse. Les silencieux étouffent le bruit des tirs. Aux fenêtres du

fourgon pendent les bustes du conducteur et d'un gardien. Deux drones de surveillance dégringolent du ciel, abattus. Tandis que deux ombres plombent la double porte du véhicule pénitencier, d'autres font feu sur les miradors ainsi que sur les issues par lesquelles des gardes accourent se faire faucher. Ivan se rue vers le téléphone. La communication est établie, il hurle :

— Attaque au bloc judiciaire Est ! Unité Amski Ciszairiv, besoin de renforts ! *Bystro, bystro* !

— Trop tard.

Ivan se tourne vers Laïca.

— Quoi ?

Sur la baie vitrée, la buée détoure les paumes de l'inspectrice. D'en bas, Dobrov la dévisage. On a découpé sa muselière, ses crocs blancs luisent dans sa fourrure noire. Il ouvre la gueule, Laïca voudrait l'entendre japper son nom mais Dobrov hurle, hurle à la mort en même temps qu'une roquette vole sur la salle de commandement.

Bloc Judiciaire est. Unité Amski Ciszairiv.
Douze juin 2024, 17 heures 32.

Boîte d'épinards

Pascal Dandois

Artiste békouillard et multidisciplinaire.

Bibliographie :

Participation aux anthologies et recueils *Des jasmins au bord de mer* (Association poétique Luna Rossa, 2021), *Gainsbourg* (Lamiroy, 2021), *Sainte-Valentine 2021* (Ska) *Décalé* (Bloganozart, 2020), *Rimbaud et moi* (éditions du Pont de l'Europe, 2020), *Dimanches* (Les Deux Crânes, 2020), *300K* (Beakful, 2018), *Dimension Violences* (Rivière Blanche, 2018), *La Folie* (Jacques Flament, 2016), *La Pouponnière et autres miniatures* (Les deux Zeppelins, épuisé).

Participation aux revues *Traction-brabant*, *Revue Méninge*, *Le Bateau*, *Bigornette*, *Violences*, *Squeeze*, etc.

En tant qu'illustrateur, pour Patrick Boutin (*Miroir, miroir*, Bozon2x, 2020), Sylvain-René de la Verdière (*La Civito de la Nebujo*, Le Garage L., 2018), et Necromongers (*Necro manigances Dandois saisissantes*, Urtica, 2018).

Au fond de l'obscur placard où il stockait divers aliments périmés, des produits alimentaires destinés à l'incinérateur de Mertvecgorod qu'il avait récupérés pour bouffer gratos, Sergeï prit au hasard une vieille boîte de conserve rouillée et tordue de 500 grammes d'épinards dont la date de péremption indiquait : 17 septembre 1997. Comme sa faim le taraudait un peu, bien que la conserve ait un aspect pourri, il décida quand même de s'en nourrir, et pour ce faire, l'ouvrit.

Émergea alors de la boîte, une sorte de petit primate gluant et verdâtre recouvert ici et là d'algues grises, sans poils, et qu'on pourrait situer

dans le règne animal, entre le lémurien et le batracien. A priori la créature était « amicale »... Mais bientôt elle émit des cris stridents comme ceux d'un bébé, ce qu'elle était sans doute, issue, comme d'une matrice, d'une boîte hermétique et métallique. Et donc, elle demandait à manger, en conclut-il. Comme il n'avait rien d'autre pour nourrir un nouveau-né, il ne trouva que cette solution : il tenta, pour lui couper la faim en urgence (ses cris étaient difficilement supportables), de l'alimenter tout bonnement avec l'eau marronnasse du robinet. Ce qui fut efficace au-delà de tout espoir ; au bout des 15 centilitres qu'il fit couler dans la gorge de la créature à l'aide d'un petit entonnoir, elle s'endormit, et urina presque aussitôt. En étudiant la morphologie de la créature pendant son sommeil, il constata qu'elle était asexuée et n'avait en tout et pour tout qu'un urètre à l'emplacement théorique des organes sexuels. Elle était également dépourvue de rectum. Il en conclut, encore logiquement, qu'il était hors de question de l'alimenter de façon solide, l'expulsion des selles s'avérant impossible par l'unique voie urinaire. Mais au fond il ignorait comment fonctionnait le métabolisme de cette chose, qu'il nomma bien sûr « Épinard » en russe.

Néovaudou

Stéphanie Ssolœil

Née en 72, elle vit et dessine dans l'Indre. Expose en galerie (Soulié, Dettinger...), festival et dans son atelier.

« Stéphanie Sautenet, qui signe également "Ssolœil", n'est pas vraiment une autrice de bande dessinée. Pourtant, ses dessins racontent des histoires, qu'elles soient fantastiques, ésotériques, érotiques ou les trois à la fois. Passionnée de dessin, à l'encre ou au crayon, elle a adopté un style dense, touffu, baroque. Un appel constant aux sensations, déstabilisant et troublant. Les formes organiques y dominent, mais dans une ambiance éthérée. Eros et Thanatos ne sont jamais éloignés. » (Frédéric Hojlo, « Rencontre estivales #6 », *Actua BD*, 2021)

Bibliographie partielle :

Sève montante & sève descendante (2021, autoédition)

Planète Animalice (2020, autoédition)

Et dans les revues *Le Bateau*, *Violences*, etc.

Site :

<https://ssoloeil.jimdofree.com>



Cliquez ici pour découvrir *Néovaudou* en grand format :

<https://mertvecgorod.home.blog/2021/09/01/stephanie-ssoloeil-neovaudou>

Étoile de Przybylski

Vanhonfleur de la Bodega

Né dans une flaque, il prend la forme de quelque chose de réjouissant et d'un peu crasseux, comme admirer une crotte de nez dans un rayon de soleil. Boit moins qu'avant depuis qu'il a 34 ans, fume toujours autant d'air (pas moyen d'arrêter), n'oublie jamais que l'être-jeté-là du Dasein dans l'existence chie chaque jour, traîne dans le Nord ou la Bretagne en Twingo 2 de 2010, ancien de *Bizoubiz*, à l'origine des Éditions ni fait ni à faire, co-fondateur du groupe de musique impie Soldat Cyborg.

Bibliographie :

Deum Deum (Éditions ni fait ni à faire, 2019)

La Vraie Vie (Éditions Giratoire, 2020)

Poèmes tristes presque bons et poèmes joyeux pas mauvais, (Vanloo, 2021)

Site :

www.instagram.com/vanhonfleur



Cliquez ici pour découvrir le morceau composé et joué par Vanhonfleur :

<https://mertvecgorod.home.blog/2021/09/03/vanhonfleur-de-la-bodega-etoile-de-przybylski/>

Grabataires

David Haybon, d'après un texte de
Christophe Siébert

David Haybon, lecteur forcené de roman noir et amateur de jeux de mots navrants, a choisi son pseudonyme en hommage à David Goodis. Puisqu'il est arrivé trop tard sur le marché de la littérature pour publier un *Poulpe*, il a décidé de se venger en écrivant dans l'univers de Mertvecgorod. Sa participation au *Fenzin* constitue sa toute première publication et il travaille en ce moment à son premier roman, situé lui aussi dans la RIM.

Note de l'auteur : à l'origine de ce texte, il y a la nouvelle *Une lenteur de momie, ou alors de gargouille*, écrite par Christophe Siébert, que j'ai lue et appréciée avant de lui demander l'autorisation de la « mertvecgorodiser ». Même si ce mot est imprononçable à voix haute, j'ai pris beaucoup de plaisir dans cette expérience. J'espère que vous en prendrez un peu à la lecture du résultat.

La nuit je suis seule avec les vieilles et les vieux et j'aime bien ça. Quand je fais ma ronde, que je marche dans les couloirs mal insonorisés à l'éclairage à peine suffisant pour y voir un mètre devant soi, j'entends les hauts-fourneaux du *zavod* Djarzinski, ils grondent à moins de trois cents mètres de la *klinika*, ça me berce, ça ressemble à une respiration, au souffle d'un dragon endormi, celui des vieilles et des vieux que je surveille a plutôt l'air d'un sifflement qui

pourrait s'interrompre à tout moment.

Chez moi, la journée, je m'emmerde. Je vis dans une *Khrouchtchevka* du *rajon* 8, au tout dernier étage. Quelquefois il y a de la bagarre en bas, des bandes de *huligani* qui cassent tout et s'entre-tuent pour des histoires de drogue, de territoire, les drones interviennent, ça me distrait un peu.

Mon mari s'est tiré avec une *sluha*, ça fait cinq ans qu'on a divorcé, mes enfants sont grands, ils ne viennent jamais me voir, je suis seule. J'ai pensé à prendre un de ces nouveaux animaux avec une carte SIM, un chat, mais ça me fiche la trouille, je n'ai pas compris si c'était de vrais animaux ou des robots, je crois que c'est entre les deux, des animaux vivants, de chair et de sang, avec un bouton marche/arrêt – je me demande, si on avait ça posé sur le nombril ou la nuque, est-ce qu'on s'en servirait, et si on avait ça à un endroit inaccessible de notre corps, combien on serait prêt à payer pour que quelqu'un appuie dessus pour nous, et si les grabataires de là où je travaille avaient ça, qu'est-ce qu'ils seraient prêts à faire pour qu'on n'appuie pas dessus ? Mais eux ils l'ont déjà, ce bouton marche/arrêt, c'est le monitoring, le respirateur artificiel, toute la chimie dont on les gave, les sondes, les tuyaux sans lesquels leur cœur, leurs poumons, leurs intestins, leur anus ne fonctionneraient pas.

Il y a la *televidenie*, il y a cette émission de télé-réalité qui se passe dans le monde de la chirurgie esthétique, ça trompe l'ennui. J'ai découvert *Pizda*, aussi. Tout le monde croit que c'est pour les jeunes mecs, mais moi j'ai cinquante-cinq ans, la peau moche, les seins qui tombent et *Pizda* j'aime bien ça. Je cherche surtout des vidéos d'adolescentes au ventre plat et avec des petits nichons, la chatte toute fine et tellement rose qu'on la croirait coloriée par ordinateur. Je les regarde s'amuser avec des bites disproportionnées en exprimant une joie naïve et communicative, comme si c'était la première fois qu'elles en voyaient une, comme si l'idée même qu'un type au regard bovin bande pour elle s'apparentait à un petit miracle. J'ai jamais eu une chatte pareille, même quand j'avais dix-sept ans comme elles. J'ai jamais vu non plus de tels *huji*, qu'on peut saisir à deux mains comme un rouleau à pâtisserie, dont les doigts ne font pas le tour, c'est n'importe quoi, ça me plaît. Imaginer que c'est tourné ici même, à Mertvecgorod, à dix ou quinze kilomètres de chez moi, ça me plaît aussi, ça me fait quelque chose.

Je ne me touche plus. C'est terminé, pour moi, tout ça. Mon corps ne m'envoie plus aucun signal. Ça n'est même pas que ma chair sèche et rêche me dégoûte, que mes poils gris me dégoûtent, après tout je pourrais teindre ma

chatte, c'est ce que fait ma sœur, elle me l'a dit, je pourrais utiliser des crèmes, et puis je ne suis pas plus moche qu'une autre et de toute façon, faire bander un connard ça n'est pas sorcier. Non, ça ne me dégoûte pas mais je n'ai plus envie, mon corps reste muet, en sommeil, au début ça m'attristait et maintenant je m'en fiche. Ma sœur, elle a cinq ans de plus que moi et elle baise encore, je ne sais pas comment elle fait, je ne sais pas comment elle a envie. Non seulement elle continue de coucher avec son mari, mais en plus elle se tape d'autres types. Elle me raconte tout, on se marre comme des pintades, mais vraiment, je ne sais pas comment elle fait, je ne sais pas comment ça l'intéresse encore. Le sexe c'est comme tout le reste, on l'épuise. Par contre, regarder d'autres corps, ça, oui. Des corps parfaits comme sur *Pizda* ou alors des corps périmés, délabrés, hideux, comme à mon boulot.

Je travaille de nuit dans une *klinika* du *rajon* 4, à côté de l'hôtel de police. Avant de prendre mon service je passe au *KVB* acheter des petits gâteaux et des bouteilles de *Baïkal* pour mes *kollegi*. J'en profite pour discuter un peu avec Sofia, la vendeuse, je l'aime bien, elle a l'âge de ma fille et l'air d'en baver, comme tous les jeunes d'ici.

Mon travail est simple. J'effectue des rondes, les patients sont répartis dans cent vingt chambres sur trois étages, ici ça n'est pas un

mouroir mais une *klinika* correcte, il n'empêche que ce sont les mêmes monstres que partout ailleurs, des déchets, des amputés, des défigurés, des fous, artériosclérose, varices, cancers, sénilité, Alzheimer, corps tordus, esprits détruits, agonies entretenues par la technologie, moyenne d'âge quatre-vingts ans, j'ouvre la porte, je jette un œil, je referme la porte, je passe à la suivante. J'essaie de les imaginer quarante, cinquante, soixante ans avant, l'aspect physique qu'ils avaient alors, leur existence, je pense à la vie, aux détours qu'elle prend, ça me fascine autant que les corps sans défaut et inhumains de *Pizda*.

On est quatre ou cinq *medsetri*, uniquement des femmes. On s'entend bien, on papote dans la salle de garde en buvant du thé et en regardant des vidéos débiles sur internet. Vlada s'est inscrite sur *Molnii*, c'est un site de rencontre, elle y passe toutes ses nuits, discute avec des gros lourds, nous on est debout derrière elle et on lui souffle des conneries à écrire, on rigole bien.

Au moment de faire notre ronde, six fois par nuit, au lieu qu'on se répartisse les étages, je les prends tous. Du coup, sauf en cas de coup dur ou d'urgence, je suis la seule à travailler, elles ne foutent quasiment rien. Ça leur fait plaisir et à moi aussi, tout le monde est content. Elles doivent s'imaginer que je bois de la vodka en cachette ou que je fume des *kosaki*, pourquoi pas,

ou même que je me tape une petite sieste, mais elles ne se posent pas de question, la seule chose qu'elles voient, elles, c'est que je fais le boulot à leur place et qu'elles sont payées à traîner dans la salle de garde en bavardant comme des pies. De toute façon, à part moi, tout le monde s'en fout, de ces vieillards et de ces vieillardes, le gouvernement jette du fric là-dedans pour se donner bonne conscience et parce que la plupart des dirigeants ont le même âge que nos mourants, les enfants parce qu'ils n'ont pas le choix, le strict minimum ou à peine un peu plus, on voit que les familles ont des salaires convenables et mauvaise conscience ou quelques restes des anciennes valeurs, d'avant la soi-disant indépendance, mais ça s'arrête là.

C'est ça que je suis censée faire, ouvrir la porte, jeter un œil, vérifier que ça dort correctement, que l'odeur de cadavre contient encore un peu de vie, que les machines fonctionnent, fermer la porte, suivante, mais ça n'est pas du tout ça que je fais.

Dans la chambre je rentre, je m'approche. Je soulève la couverture, observe le ventre ridé, les seins fripés, les artères éclatées, les amas graisseux, les cartilages extra-terrestres. Je m'approche de la chatte rêche et parsemée de quelques poils gris, ou bien si c'est un homme je soulève la queue plissée et observe les couilles

flétries. Ils ont le sommeil lourd, bourrés de médocs. J'aime l'éclairage vert-jaune des machines qui les entourent, les percent, les envahissent, font partie de leur corps, se substituent à leurs organes, décident de la vie et de la mort, le clignotement irrégulier des lueurs, comme une lutte paisible, un combat sans vainqueur ni enjeu, une éternité insignifiante, entre deux eaux.

Je pense à *Pizda*, des images me tournent dans la tête. Des fois je goûte à une bite, ou alors je passe la langue sur une chatte, ça n'est pas bon, ne sent pas bon, il y a quelque chose d'avarié, de crevé, on s'en rend compte tout de suite que ces peaux-là ne sont pas faites pour être léchées ni sucées, que le sang figé dans ces chairs est froid. Certaines nuits des vieux bandent dans leur sommeil sans se rendre compte de rien. Les pauvres. Si ça se trouve c'est leur première trique en vingt ans et ils ne sont même pas là pour en profiter. Je les suce un peu, pour les faire venir plus dur, goût âcre de peau morte, des fois je tente de le faire jusqu'au bout mais je n'y arrive jamais, de toute façon les couilles sont réduites à deux petits bouts de peau, comme ce truc qui pend sous le bec des poules, impossible que ces deux pauvres sacoches contiennent la moindre goutte de sperme.

Un soir, une nouvelle arrivante, j'enduis mon

index et mon majeur de salive et les enfonce dans sa chatte, une chatte glabre, la peau lisse comme celle d'un bébé, pas une ride, lisse et froide, ou plutôt comme du plastique. Le ventre et la poitrine très doux. Les seins pendent, vides. Mes doigts glissent facilement dans son vagin. Je crois qu'elle mouille. Dans la pièce ça sent la cyprine au lieu de l'habituelle odeur de peau morte et d'haleine fétide. Je me demande si elle pense encore au sexe. Elle est veuve, en tout cas, d'après son dossier, placée là pour crever, pareille que tous les autres, à son rythme. Pendant la journée, des activités tentent de leur faire croire qu'ils sont encore vivants, qu'ils appartiennent encore à notre monde, ça ne trompe personne.

À un moment elle se réveille. Elle me regarde. Ses yeux brillent dans la lueur verte. Elle ne prononce pas le moindre mot.

Je pose ma tête contre son ventre sans cesser de faire aller et venir mes doigts. Elle lève un bras avec une lenteur infinie, un membre si décharné qu'on voit les os et les tendons, les veines comme des brindilles mortes. Elle pose sur ma joue sa main, aussi douce que son ventre, polie par des décennies d'existence. Mes doigts complètement enfoncés en elle, je bouge lentement, j'essaie de comparer ces sensations avec mes souvenirs. Elle me caresse le visage. Je me sens bizarre. Je n'éprouve aucune excitation, mais je suis bien.

Au bout de quelques minutes son ventre tremble par à-coups, ses doigts se raidissent dans mes cheveux, elle pousse des hoquets sans force d'une voix cassée, comme si elle manquait d'air, puis se calme. Je retire mes doigts. Elle ôte sa main de ma joue. J'embrasse longtemps son ventre. J'ai les larmes aux yeux.

Katedral Medvegja

Marianne Thibault

Marianne Thibault est née dans les années 1990. Elle a grandi en banlieue parisienne et s'est initiée à une ancienne école de sabre. Ses premiers travaux se rapprochent du reportage de guerre. Les suivants, non : l'objectivité en prend un coup quand on s'implique dans les conflits. Dans des moments pacifiques, elle boit du maté dans un quartier craignos de Buenos Aires ou tape un running à Asunción. Elle porte un tatouage de Jean-Claude Van Damme sur le pectoral gauche et de Simone de Beauvoir sur le droit. À l'adage « la plume est plus forte que l'épée », elle répond toujours non, le plus fort c'est l'AK-47. Malgré tout cela son cœur est à gauche, tout comme ses opinions politiques, ce qu'elle a toujours refusé d'admettre. Ce qu'elle aime : la violence, l'alcool, le sexe. Ce qu'elle déteste : tout le reste.

Expositions :

Dissolution (Vedanza studio, Luxembourg, 2021)

Passif office (Offshore, Shanghai, 2020)

Small talk (Arcadian Field Festival, Dundalk, 2019)

Site :

<https://mariannethibault.eu>

Source : Publication du 30/09/Z87 à 00:11 de vertchow_& sur <https://blast.m>, consulté le 8/10/Z87 à 15:52.

Coordonnées 47.2290983, 38.1525933.

Les coordonnées correspondent au lieu de culte dit « Katedral Medvegja », du nom de Chamil Medvegja (1956 – déclaré décédé en 2027), agent responsable de la communauté post-païenne de Mertvecgorod. Ses initiales ШМ sont devenues un signe de reconnaissance des adeptes de son mouvement. Les valeurs liées à l'idéologie post-païenne ont connu un succès renforcé par le

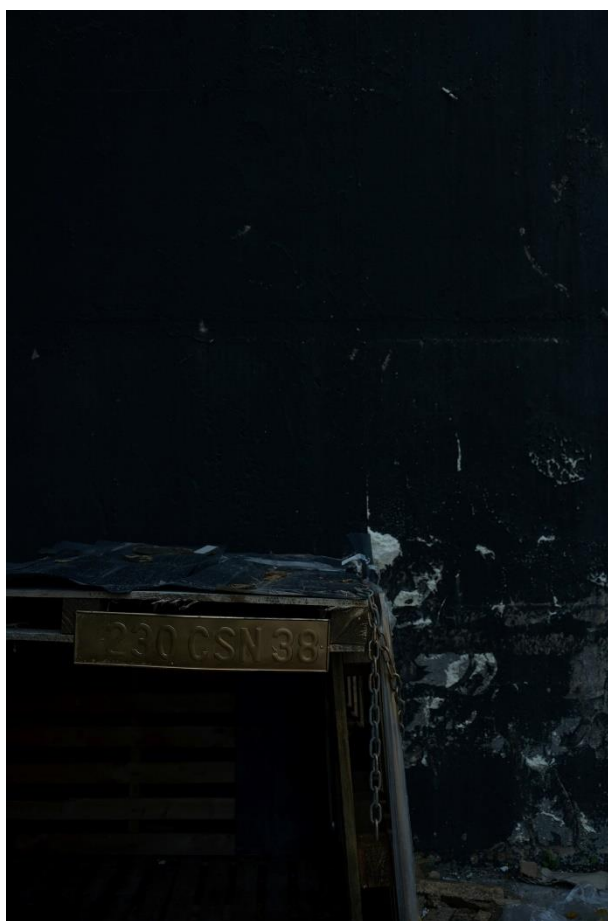
contexte de dépeuplement, insécurité et *tchernovory*¹ qui marquaient les zones rurales de la RIM dans les années 2020. Après la disparition de Medvegja, les autorités ont privilégié les environs directs de la Katedral pour l'enfouissement des déchets nucléaires. La zone a été abandonnée, partiellement militarisée, et les pratiques post-païennes se sont répandues de manière informelle.

¹ Littéralement « voleurs de terre ». Pratique récurrente, au plus fort de la crise des cultures, qui consistait pour des particuliers à extraire de quelques kilos à plusieurs tonnes de terre dans les zones rurales pour les vendre à l'étranger.











La Mort est dans le pré

Vanhonfleur de la Bodega

(ces événements ont lieu en 2070, quarante-cinq ans après les premières chroniques)

jake

jake

tu fouettes du bec jake

tu pues le chien à l'oignon

jake

tu fouettes

la grenouille malade camarade

tu sues le soufre

l'aigre grillé des hormones de

croissance

des labos diurétiques

des biologies chiasses

c'est l'odeur

du

substrat

l'humus tout ça

l'engrais de

chine tout gras

pour faire pousser ces putains d'endives

énormes comme des verges d'hippopotames

les endives trafiquées de l'usine de ses morts

les endives que des bras mécaniques
gueulards
lovent sans perte et avec fracas dans des
bocaux
en compagnie
d'un bon jambon aux sauterelles
meule de larves marmelade de mouches
ailes de papillons
chair de blattes
un mixte pour faire de la protéine
pour la grosse ville
mertvecgorod
qu'on voit là-bas au loin
au-delà
sorte de dépôt
sauvage
abandonné sur la crête de l'horizon
par un camionneur
empuanti
sorte de bouse à géométrie variable
libérée des sphincters de kaijū
qui n'en aurait rien à foutre
de se soulager
sur le soleil les nuages l'univers
l'infini
toutes ces conneries

ce matin la cadence est à l'arrêt
beau fixe

ça refoule le rat humide
le contrôleur ressemble à un
poisson lune
qui essaie de marcher
un énervé ce type-là
il gueule sur carminov
qui a pété la chaîne de prod
comme un couillon
du grand art
une manip salement foirée
la tête ailleurs
le contrôleur poisson-lune-qui-essaie-de-
marcher se déverse sur carminov
une vraie clé à molette
un morceau de poutre
putain d'ankylosaure de mauvais poils
saloperie de tank russe
sa bouille fait une bouillie
rouge tomate en boîte
des gouttes rondes grondent de son front
des billes blanches
perles de lait
c'est la zoïka
le syndrome des pesticides
qui te ronge lentement
te grignote à la loupe
comme une princesse qui bouffe son
biscuit de seigle

carminov est viré et quand t'es viré de
l'usine à bonbon

(on l'appelle comme ça à cause du liquide rose
gluant avec lequel on traite le maïs)

(afin de faire du fécule)

(pour la sauce grasse)

quand t'es viré de l'usine à bonbon

il te reste plus grand chose il te reste les fermes
à droïdes

les fermes robocop

où bosser en crevard

à s'en déclouer les vertèbres

comme on ouvre des huîtres

et personne ne veut finir là-bas

ce qu'on y respire ressemble

à

un présage qui tourne mal

une réunion brainstorming

des parques

qui merde

pour ton

petit fil de vie perso

et ce qu'on y respire

vient directement

du ventre purulent de la baleine

et ça laisse pas finir ses vieux jours

au soleil

mais t'as un autre plan carminov

on y est bientôt ?
tu demandes jake
t'as toujours besoin de savoir des trucs
même pas besoin que ce soit important
en gros :
ça fait un an que carminov te bassine avec
cette histoire
cette histoire de retour aux sources cette
micro-mythologie illuminée
un trou foireux où faire renaître
un monde perdu
elle a fini par t'emporter toi aussi jake
tu as fini par devenir
un type dans l'histoire de carminov
tu as commencé à t'y sentir bien
au chaud à l'aise
t'as fini par te dire que t'aurais ton rôle à jouer
pas à l'abri même d'être là
au dénouement

la ferme est dans un sale état
les herbes folles éclatent les briques rouges
vérolées
d'un autre siècle
tout ça appartenait aux Belges
y'a longtemps
peut-être même bien avant les dinosaures
avant la soupe primitive
avant que les extra-terrestres fassent des

expériences bactériologiques sur terre

les herbes folles écrasent leurs bourgeons
bêtes

sur les dalles de la terrasse

les ronces craquent les tuiles comme des chips
et étranglent la cheminée

proche de se péter la gueule

c'est plein de smetchik

dit carminov d'un ton indifférent

en parlant des petites plantes jaunâtres

qui poussent à droite à gauche

sans plan divin préétabli

une vraie connerie

du poison à tous les étages

urticantes pour la peau spores inflammatoires

consommation

bah mortelle

un vieux cadeau des guerres biologiques

d'inde

c'est venu jusqu'ici

ça venait de là-bas

très loin

le labo semble encore fonctionnel

le bouillon à culture

génétique

pour optimiser les récoltes

et la machine à viande

s'allument encore

tranquillement
ça ronronne
comme un petit chaton
carminov avait fait les repérages
bien avant
il était certain de son joli coup
on va pouvoir relancer l'activité
c'est du vieux matos mais
on devrait vite comprendre comment l'utiliser
je suis heureux que tu me suives dans ce nouveau
merdier jake
ras le cul de la production effrénée
les chimies algorithmiques
les grosses usines à clonage
les nanorobots mutagènes
on va revenir à la bonne vieille agriculture de nos
ancêtres
des petites productions familiales
on bouffait mieux avec des ogm à l'époque
qu'avec les ogc
(organisme génétiquement créé)
(pour ceux qui connaissent pas)
jake tu hausses la tête
t'es d'accord
des pieds aux mèches de cheveux
t'es dans le rythme t'es dans la symbiose
t'es dans l'idée
tu balades tes yeux vagues sur une toile
d'araignée
et tu te demandes comment elle fait la bestiole
pour pas se piéger comme une conne

y a fallu tout désherber avec des masques et
des lance-flammes

y a fallu remettre d'équerre le labo

y a fallu bidouiller les bouilloires génétiques
les intraveineuses à viande

y a fallu désamianter le dortoir la cuisine
tout ça

sécher la cave où vous avez retrouvé

une bouteille de chimay

trace des anciens proprios

c'était pas mauvais

y a fallu retrouver des cartes mémoires
des datas

génétiques

pour la production

par séquençage

dans la bouillotte

et puis c'était dans la poche

à partir d'échantillons de légumes

génomique tout ça

la première production de graines

directement plantées

dans la terre neuve

et dans leurs poitrines l'*obov*

(une sensation que connaissent ceux qui
bossent dans les climats rudes)

(c'est comme avoir les veines pleines de blé
rôti au soleil)

(j'ai pas mieux)

il a pas fallu grand-chose
pour casser cette parenthèse
ce petit écart
cette tentative d'essayer de nager dans sa
propre nuit
son propre jus ses propres substances
cette éclaboussure libre en dehors de la grande
marmite
où tout le monde mijote dans tout le monde
il a pas fallu grand-chose
juste à un moment en
retournant la terre
Jake t'es bêtement tombé tout bêtement
tombé sur
une tombe
un ancien occupant un Belge mis là
ça puait la décomposition
les fringues gâtées
la chair enfuie
coquille vide de papillon de nuit crevé dans
l'enfonçure d'une fenêtre
et au doigt le mort avait un truc qui brille
de mille feux genre émeraude ou je
sais pas quoi
que t'as enfilé fasciné
jake
pour voir
si ça te va

t'as toujours besoin de savoir des trucs
même pas besoin que ce soit important

une bague à clamser
est un micro-processeur
cutané
artefact rituel-virtuel
qui va connecter ton dernier jour à ta
dernière nuit
tout finir calmement
mort douce dans un bain de sang bleu
d'images mimétiques
mnésiques
dilatation flamboyante de vitalité spirituelle
parcours de plaines inouïes de clairières
insoupçonnées
mélange métaphysique
de la technologie et la mort
dans l'encablure d'un instant dilaté
éjaculation dans un trou d'étoiles
merveilleuses
supernova à gogo
papillon mauve sur fleur de cerisier sous fond
de montagnes en feu
haïku à la con oiseaux du paradis
rien et tout suspendus comme une
goutte d'eau
des naïades vampires
des insectes écrasés dans la bouche

poussière et
divinités qui ne passent pas l'aspirateur
matières subtiles poudres embrasées
métamorphoses transsubstantiation
tout le tintouin
on met ça au doigt du mourant
pour sa der des ders
ça l'aide ça l'accompagne
ça décharge la cervelle
comme une fulgurante
ça aide à passer par-dessus bord
un goût de grand fond et de dauphin
dans le noir
mais jake
jake
t'es des vivants alors
ça te crame la galette à ras-bords
quand tu l'enfiles
mauvais plan
ça te rôtit la dorsale
vrille tes vertèbres
et go les esplanades mordorés d'émeraudes des
chiottes de valkyries à l'eau de rose
c'est un vieux gadget pour la fin de life
jake
tu fous de la gerbe aux quatre coins du monde
ta langue qui cunilingue l'air clair
et tes oreilles qui vrombissent comme des
sacs de frelons

y a des choses qu'il faut laisser
là où elles sont
même si ça brille

jake ça te fout en l'air ce vieux machin
et l'ami carminov
qui voit ta gueule à l'envers
le sang moitié de muqueuses qui se dépulpe
de ton nez
et le cadavre dégueu du belge
tout sec à côté
squelettique comme de l'osier
carminov
qui croit à la mauvaise place des astres
et aux manivelles des moires
se dit que bah
se dit que bon
se dit que merde
putain merde
les fermes à droïdes
pourquoi pas

Bunker paradise

Rat Devil

Bien entouré pendant sa tendre jeunesse par les classiques de la BD Franco-Belge de *Lucky Luke* à *Astérix* en passant par l'indéboulonnable *Léonard*, Rat décide à 20 ans de quitter sa Bretagne natale pour les vertes prairies parisiennes afin de s'adonner à sa passion première : le cinéma. Après quelques années de bons loyaux services sur les plateaux de tournage, son intérêt pour le neuvième art, presque bafoué pendant toutes ces années, lui explose à nouveau au visage un matin de juin 2008 : la découverte d'un puis deux, puis trois numéros de *Métal Hurlant* aura entamé un lent processus de guérison. Depuis, son cerveau malade n'a de cesse d'arpenter les genres divers et variés en même temps qu'il s'acquine avec l'underground et ses perles rares. Lassé de ne partager cet intérêt qu'avec ses seuls amis proches, il se met en tête, en 2013, de devenir journaliste pour des publications web et papier, de *Gonzaï* à *AAARG !* en passant par *Du9* ou *ComixTrip*. *Bunker Paradise* est son premier texte de fiction.

Filmographie :

Auguste Le Rouge (web-série, conception et réalisation de 2009 à 2012)

Jean-Michel Le Vampire (court métrage, 2010, prix coup de cœur du jury pour le concours « Trop boire, c'est le cauchemar »)

Site :

www.facebook.com/simon.lechvien

« *Crucifier, ça fait vachement mal* » – Bernie Bonvoisin

Le mur s'est effondré comme un mec trop bourré. Le carnet m'est tombé dessus alors que je franchissais le passage créé par *Klod*. Au début, j'ai cru à un bout de parpaing. Mais non. Ce n'était rien d'autre qu'un agenda d'écolier, rose, terni, bardé d'autocollants pop dégoulinants. J'ai crié de surprise plutôt que de douleur. Nous

venions de déflorer l'aile d'un ancien hôpital à coup de massue cloutée. *Klod* a braqué sa lampe sur moi. On ne voyait pas à deux mètres. La pierre détruite avait saturé l'air d'une poussière opaque, brume sombre et vicieuse qui se déposait sur les chaises roulantes, perches de perfusions et lits médicalisés qui mouraient çà et là.

— Tu devrais mettre ton masque, *rookie*, me dit *Klod*. Ici, tu ne sais rien de ce que tu respires.

Ce *sukin sin* me courait sur les couilles. « *Rookie* ». J'acquiesçai d'un signe de tête qui lui renvoyait le compliment. Il prit une posture à la con et me regarda droit dans les yeux, tendu. Il suait à grosses gouttes et sentait le poisson.

— Mes poumons sont formés à respirer les pires crasses qui émanent de cette planète, alors que toi, à la vitesse à laquelle tu respires en ce moment, je ne te donne pas deux heures dans les entrailles du bâtiment.

— C'est ce carnet à la con qui m'a fait peur. C'est tout.

Il s'en saisit, le renifla avant même de l'ouvrir, puis en feuilleta les pages.

— Je comprends rien. Garde-le, on essaiera de le déchiffrer. Il est tombé d'où ?

— J'en sais rien, près de l'entrée, là-bas.

Sa torche perça la masse ambiante pour découvrir un corps crucifié. Le trou que nous venions de créer donnait pile sur son thorax. On

aurait difficilement pu viser plus juste. L'ensemble offrait une étrange vision d'outre-tombe : ce corps écartelé, ce cercle mal dessiné à travers lequel la lumière de l'extérieur se déversait désormais. Un immense trait de peinture noire, grossièrement exécuté, traversait le cadavre. Il commençait plus bas que ses pieds et remontait au-dessus de sa tête. Un segment rejoignait la main gauche du malheureux. Sauf le thorax, arraché par les débris, le corps était resté en suspens. Il était manifestement là depuis un bon moment. Il ne restait que les os et des lambeaux de tissus. Aucune idée d'où pouvait venir le carnet.

— Encore un mec à qui on avait envie de faire la peau. Ils ont enrobé ça dans du *bullshit*, sacrifice de comptoir, dit *Klod*.

Les histoires de ce genre sont courantes à Mertvecgorod. À une époque, certains s'étaient spécialisés dans l'enlèvement et la crucifixion à tout va. À partir d'une certaine heure, tout ceux qui traînaient un peu trop longtemps dans les *prospekti* du *rajon 6* se retrouvaient bras et jambes cloués un peu n'importe où, entre panneaux publicitaires et terrains abandonnés. Je me souviens d'un cas particulièrement sordide, un gosse de quinze piges, éventré, boyaux accrochés en étoile, suspendu à l'entrée d'un Gornoss Gourmet. Sur la devanture, on avait écrit avec

son sang et sa merde : « Le capitalisme tue, pourquoi pas nous ? » Personne n'a jamais su de qui il s'agissait. Au bout d'un moment, les clones 3.0 de Jésus se raréfièrent. Mais ces *banditski* avaient sévi dans un *kvartal* bien éloigné de l'endroit où nous nous trouvions. Notre gars avait eu droit à un traitement de faveur. Nous avons décidé de le détacher. Je pris un drap de lit d'hosto encore emballé, surface blanche et immaculée bienvenue. Je déposai soigneusement chacun des os à l'intérieur avant de refermer le tout. *Klod* fabriqua un simili-tombeau à l'aide des pierres que nous venions d'arracher au mur. J'y posai mon macabre baluchon, surmonté du crâne auquel manquaient la plupart des dents.

Ensuite, *Klod* installa un détecteur de mouvement sur l'entrée et avança. J'enfilai mon masque à gaz, branchai la recharge d'oxygène et le suivis sans un mot, le carnet glissé dans mon sac.

Nous voulions rejoindre la terrasse qui surplombait la façade de l'hôpital, d'où nous pourrions surveiller toute la zone. Les détecteurs que *Klod* avait disposés partout nous permettaient de la trianguler dans sa quasi-totalité.

Depuis deux jours, nous n'avions dormi que quatre heures. Nos jambes étaient lourdes, nos paupières irritées.

— On part au nord, annonça *Klod*.

— Prenons plutôt le sud. La terrasse est par là.

Il tiqua. Je lui rappelai que même si je n'y avais jamais séjourné quand il était en activité, je connaissais cet hôpital pour y avoir traîné pas mal de monde.

— Je t'en prie *rookie*, à toi l'honneur.

Il me montra le long couloir en affichant un sourire carnassier.

Cheveux poivre et sel regroupés en iroquois, musculature hypertrophiée, *Klod* était la caricature de l'Américain bodybuildé, armoire à glace sortie d'un énième épisode de film d'action bon marché. Chez lui, tout passait par le filtre d'un esprit quasi animal, d'un instinct primant sur tout le reste. Son flair, l'air qui pénétrait dans ses poumons de synthèse, étaient ses premiers contacts avec notre environnement. *Klod* était fier de ses poumons, de son infallible odorat. Il ne m'a jamais raconté le pourquoi du comment. Il m'a simplement avoué avoir senti ses alvéoles cramer lors d'une banale mission de reconnaissance en Irak, puis plus rien. *Klod* était un guerrier. Rien d'étonnant à ce qu'il perde des parties de son corps. Les poumons, c'était l'étape 3. Avant ça, on lui avait changé une oreille et posé une nouvelle hanche. Rien d'étonnant non plus, vu ses capacités physiques, à ce que ses employeurs décident de lui greffer un tout

nouveau type d'organe expérimental hyper sensible. Bien que je le trouve insupportable, je comprenais sa fierté.

Depuis, les odeurs étaient au centre de l'existence de *Klod*. Quand il ne faisait pas une remarque à la con sur le parfum de l'air, il ne pouvait s'empêcher de balancer une vanne sur mon incapacité à sentir quoi que ce soit. Lors de notre premier rendez-vous, il me reprocha mes goûts de chiottes en matière de lessive ou d'après rasage. Ça n'était pas complètement faux. Moi et l'hygiène, ça faisait plutôt cinq. Pour aller à sa rencontre, j'avais cru faire bonne impression en lavant mes fringues et en me rasant. J'avais gardé un collier barbe autour de la bouche. J'avais vu ça dans des trucs au cinéma pas loin de chez mes parents. J'avais même fait une pure folie en me brossant les dents. *Klod* n'avait encore fait aucune remarque sur le dentifrice. Moi crade et pas physique pour un sou, lui toujours prêt à écraser les barreaux d'une fenêtre avec ses dents : notre alliance n'en était que plus improbable, deux métaux infusionnables.

— Vérifie les portes, je regarde les fenêtres, me dit-il.

Je pris les devants mais me chiaïss dessus. L'une des fenêtres de droite était éventrée, le rideau à lames métalliques complètement disloqué balançant au rythme du vent qui hurlait au

dehors. Le parfait cliché de jeux vidéo de zombies. Autour de nous, chaos sous lumière bleutée, lits retournés, zones d'ombre inquiétantes, bruits incongrus. Plus on avançait, plus le couloir se réduisait. Dans ce cône dont nous venions d'attaquer la partie haute, je n'avais qu'une crainte : me faire fumer. L'impeccable souffle de *Klod* rythmait la marche.

Il aimait la chasse. Une fois lancé, il partait uniquement avec sa bite et son couteau – pas n'importe lequel, d'ailleurs : un poignard doté d'une lame aussi longue que son avant-bras, quarante centimètres de dents sciées en pointes aiguës – et comme vêtements un tricot de peau. « Blanc, surtout blanc, j'adore le blanc. Ça me permet de me fondre dans la masse. » Il traquait des bestioles pendant des jours et prenait son pied en les dépeçant après les avoir épuisées. Après qu'il m'a raconté son récit, je l'imaginais s'étalant sur le torse le sang de ses victimes, luisant de sueur, mélangeant boue et viscères, passant la nuit dans la carcasse fumante, pionçant comme un bienheureux dans la tripaille. Ça me faisait marrer.

En vérité, *Klod* n'était pas son vrai prénom. Lors de notre première entrevue, ni lui ni moi n'avions cru bon nous présenter. Nous avons bavassé sur tout et n'importe quoi – enfin, surtout lui. *Américain qui aime chasser* est ainsi

devenu *Klod* à cause de l'ordre de mission de la boîte qui nous emploie. Le nom de code donné à notre mission était « *Cold War* ».

Lorsque les gus responsables de la rédaction de ces ordres, qui aimaient apparemment autant l'anglais que moi le foot, rédigèrent la première instruction, le *Cold War* de l'intitulé s'était transformé de façon drolatique en *Klod Warre*.

Mon oncle gérait une partie des intérêts de cette entreprise aux obscures besognes effectuées en sous-main. « Cette mission, c'est un coup en or pour toi, Sašo, elle te permettra de te faire du fric et de vous sortir de la merde, toi et ta sœur. Crois-moi, c'est de l'argent facile, d'autant que tu connais le coin comme ta poche. » C'est pour Marian que j'ai accepté de l'aider. L'oncle, je m'en tapais comme de ma première branlette.

C'est ainsi que *Klod* et moi nous retrouvions depuis deux jours à rechercher des animaux échappés d'un laboratoire. Évidemment, ça aurait été trop simple s'il avait été question de rats ou de chimpanzés. Je l'appris plus tard mais le labo en question était classé secret d'État. Les chercheurs expérimentaient des hybridations d'espèces, parmi les plus dangereuses de la planète, dans le but de créer de nouvelles armes de guerre. Cette chair à canon tout feu tout poils n'a dû son salut qu'au groupuscule anti spéciste @bshnaya_sbaka, qui faisait fureur sur RuTube. Ils n'ont rien trouvé de

mieux que foutre le feu au labo et ouvrir les cages – et tant qu'à faire, montrer l'assaut en direct sur RuTube.

La plupart des militants sont morts, bouffés par les créatures ou abattus par les militaires qui gardaient les installations. L'incendie a presque tout détruit et les monstres ont disparu dans la nature. Objectif principal de notre mission : trianguler la zone dans laquelle se trouve ce grand cirque de *friki*, avec ordre de n'abattre de cible qu'en cas d'extrême nécessité. L'idée était de localiser les bestiaux et les envoyer dans les bras de Morphée pour que l'artillerie lourde puisse les récupérer sans risque. Mertvecgorod tient à ses enfants de malheur. Il n'empêche que j'avais l'étrange sensation que la RIM venait de chier à côté et que c'était à nous de ramasser la merde.

Le bout du couloir, enfin.

— RAS de mon côté, dis-je.

— *Same*.

— L'escalier qui mène à la terrasse est par ici.

— Il y a d'autres accès ?

— L'aile est.

Il fit quelques pas, renifla.

— *Clear*. Passe devant, je vais condamner la porte.

Il posa un détecteur de mouvements couplé à un explosif.

— Qu'est-ce que tu branles ?

— La vie c'est comme un jeu, rien ne t'empêche de temps en temps d'enfreindre les règles. Tu veux que je te rappelle que ta petite gueule de mort à failli se faire arracher par un requin de sept mètres de long pas plus tard que cet après-midi ?

Le requin. Notre première rencontre avec un hybride. Unique pour le moment. Unique mais incroyable. Nous venions de rentrer dans le hall d'un ancien hôtel de luxe, qui jouxtait l'hôpital, quand nous nous trouvâmes face à un grand blanc. La bête était enragée comme un alcoolique resté trop longtemps sans carburant, titubant tout son mal, arrachant à peu près tout ce qui se trouvait sur son passage, embarquant cloisons et fenêtres avec l'efficacité d'un bulldozer. Le squalé respirait hors de l'eau grâce à un entrelacs de tuyaux improbables profondément enfoncé dans ses branchies, et se déplaçait appareillé à une structure métallique munie de chenilles de char. L'ensemble était grotesque, il n'aurait plus manqué qu'il ouvre sa gueule et qu'un canon nous tire dessus. Ce ne fut pas le cas.

Le monstre ne semblait pas capable d'effectuer de mouvements à peu près coordonnés, plus handicapé que véritablement aidé par sa structure de métal. Les chercheurs avaient dû être stoppés en pleine opération. Sa tête, du museau aux nageoires pectorales, n'était plus

qu'un amas de lambeaux de chair sanguinolente. Une fine pellicule blanche, vitrine désincarnée aux tristes reflets, recouvrait ses yeux vides. En le voyant, je suis resté pétrifié, incapable d'agir.

Klod me sauva la mise. Il me prit sur ses épaules, m'arrachant à la rangée de rasoirs à viande sur le point de me déchiqueter, et nous avons détalé. Le squalé ne nous lâchait pas d'une semelle.

— Ton odeur, m'a expliqué mon *kollega*.

On joua un mauvais remake des *Dents de la Mer* dans le dédale des chambres et des couloirs de cet ancien hôtel de luxe, la bestiole mi-poisson mi-machine déambulant à la recherche de ceux qu'elle pensait responsables de son mal-être, environnée d'un nuage de mouches grosses comme des poings et d'une odeur de poisson mort qui rendait l'air irrespirable sur dix mètres à la ronde.

C'est la seule fois que je vis *Klod* mettre un masque.

Nous avons réussi à trouver une planque. Il me demanda de tenir ma position et pendant les deux heures qui suivirent, fidèle à sa méthode, il épuisa la bête et l'acheva. Quand il m'appela, son cri résonna d'un écho funèbre. Je le rejoignis. Il avait réussi à en venir à bout dans le hall de l'hôtel, vaste comme une nef de cathédrale. Le

soleil inondait l'intérieur, passant au travers de vitraux mauve et orange, vert et jaune.

Klod avait évidemment commencé à dépecer la bête innocente.

— Une femelle. Cette saloperie était enceinte.

Il exhiba un embryon, presque fier.

Dans une des réserves de l'hôtel, je trouvai un bidon d'essence de térébenthine. Je voulus mettre le feu au requin mais il m'en empêcha.

— *Keep this shit for the others.*

Il installa un nouveau détecteur de mouvements.

— Bon appétit, les gros.

Nous regardâmes la lumière du soleil s'éteindre sur la carcasse. Dans quoi avions-nous foutu les pieds ?

Une fois sur la terrasse, j'étais au bout de ma vie.

— On fait des tours de garde ? Tu commences ? demandai-je, trop heureux d'imaginer enfin pouvoir fermer les yeux.

— Non, toi. Maman requin m'a mis sur les rotules.

Il fixa un fusil à lunette sur la rambarde qui surplombait le hall et m'expliqua son fonctionnement en le chargeant de fléchettes anesthésiantes.

— Reste vigilant. Avec ce joujou, tu peux couvrir les deux accès à la terrasse et l'entrée principale. Quand je me réveillerai, on fera un point sur la triangulation. On devrait pas tarder à en voir le bout, de cette mission de merde, *no* ?

Il n'attendit pas ma réponse et s'allongea, ajoutant :

— En fait, si quelque chose bouge tu me réveilles. Je voudrais pas que tu fasses le clown et me harponnes avec une de ces fléchettes. Y a de quoi assommer un éléphant là-dedans.

— Et les explosifs ?

— Avec ce que j'ai préparé, même un grizzly, qu'il soit normal ou avec des tentacules greffés aux couilles, se fera déchirer comme une feuille de papier alu.

Il me regarda avec le même sourire plein de dents qu'un peu plus tôt dans le couloir. Un vrai même fier de sa blague nulle, un Schwarzenegger de film de série Z content de sa réplique mal écrite.

Je me positionnai près du fusil. Le vent était tombé. Une douceur bienvenue s'installait. Je jetai un œil au loin. La ligne d'horizon mal définie de Mertvecgorod en tenait une belle. Là-bas, les usines hurlantes aux cheminées immenses dessinaient un panorama de l'enfer, silhouette d'un monstre que rien ne pouvait stopper. Les nuances du ciel orangé laiteux me filaient

presque la gerbe. Je détestais ces couleurs blafardes, elles me rendaient fou.

L'endroit où nous nous trouvions témoignait d'une époque bien particulière de la RIM. En 2000, quand la République fraîchement constituée se taillait la part du lion dans la gestion des déchets mondiaux, les pouvoirs en place décidèrent de satisfaire les vellétés touristiques des habitants en créant une sorte de bulle où chacun pourrait venir se détendre et avoir l'impression de partir en voyage à Acapulco – enfin, presque. Ce *kvartal* se situait à l'extrême sud du *Rajon 13*, précisément là où plus tard ils avaient installé leur foutu labo. Son implantation était simple : un L inversé ou un F dont on aurait fumé une barre. Côté sud, des bâtiments administratifs, quelques habitations, un cinéma et le fameux hôtel. Côté nord, quelques boutiques de premières nécessités. Un cabaret aussi. Au niveau du coude, notre hôpital. Derrière, un immense terrain vague où s'installait parfois un *cirkus*. Le long de l'artère principale se distribuaient des habitations similaires les unes aux autres, maisons sans style, sans gueule. Aux extrémités, des toiles géantes représentant des paysages donnant à l'ensemble un sentiment d'infini et de prospérité, un regard vers un ailleurs qu'on imaginait loin. L'endroit a été baptisé *Zvaatra*. L'avenir, toujours.

Sa principale particularité tenait en un décor qui évoluait en fonction des saisons ou des demandes formulées par les agences chargées de la gestion des travailleurs en vacances. Un coup une petite bourgade *amerikanskij*, un coup la France, baguettes, bérets et même Edith Piaf et Boris Vian. Carte postale interactive, *Zvaatra* était un monde à portée de main pour le bon peuple de Mertvecgorod découvrant l'économie de marché, multiculturelle et multi-identitaire au gré des visites et des passages. Tout y était réglé comme le rouleau perforé d'un orgue de barbarie ; chacun y jouait sa petite musique factice. Les comédiens donnaient la sensation d'une vraie vie locale. Une fois le *village* vidé de ses visiteurs, on éteignait les lumières et on rangeait les costumes jusqu'à la prochaine fois.

J'avais bossé là-bas comme acteur, c'est pour ça que je connaissais le terrain par cœur. C'est grâce à cette expérience que je partageais l'affiche de cette mission avec *Klod*.

Zvaatra a fermé ses portes en 2003, après trente mois d'activité. Ce projet absurde coûtait dix fois plus qu'il rapportait. Au final, le village était trop cher pour les travailleurs pauvres et les membres de la nomenklatura préféraient prendre l'avion et visiter de vrais pays plutôt que de pâles copies animées par des comédiens de troisième zone. Aujourd'hui, l'endroit n'est plus

que le miroir brisé d'une époque qui croyait encore à la prospérité pour tous, l'amer champ de bataille d'une ville s'imaginant avoir vécu la guerre alors qu'elle a seulement été laissée pour morte sans être enterrée, pourrissant au grand jour en attendant que quelqu'un daigne se pencher sur son sort.

Encore mieux, *Zvaatra* était maintenant devenu un zoo à ciel ouvert, un refuge pour les enfants bâtards de la science folle. En parcourir les ruines me rappela des bons souvenirs, les quelques fêtes clandestines que nous avions réussi à organiser entre deux visites. Je pensais à Marian. Elle aussi était actrice de ce monde en toc, jouant la marchande dans la boutique de fruits et légumes un jour, la danseuse de cabaret le lendemain. Elle s'amusait. C'est grâce à elle que j'ai trouvé ce boulot. Ma sœur aînée, née six ans avant moi. Forte et moi faible. L'ordre des choses s'était naturellement mis en place et c'est sous son aile que je pris le fouet de la vie pour le battre.

Tout a changé le jour de l'attentat. Ce fameux 27 avril. La déflagration aurait dû lui coûter son âme. Qu'elle soit encore en vie tenait du miracle. J'y avais vu un signe, un trompe-la-mort qui ne s'ignore pas. À l'écouter, je crois qu'elle aurait préféré mourir écrasée sous les décombres de ce foutu échangeur plutôt qu'être réduite à traverser le monde amputée de ses jambes, la colonne

vertébrale en charpie, le cerveau rempli d'images qui la hantent, d'instantanés qui la tourmentent, souvenirs mêlés du fracas épouvantable, des voitures jetées en l'air comme des jouets, des hurlements des agonisants – et surtout de la mort de nos parents.

La voiture dans laquelle ils se trouvaient tous les trois fut coupée en deux. Elle cuvait sa cuite de la veille sur la banquette arrière, seule partie rescapée de la catastrophe.

Un claquement me ramena au présent. Je me retournai vivement et balayai la terrasse du regard, tentant de décrocher le fusil de son support.

— *Stay calm, pal*, c'est juste une porte.

Tu dors pas, toi ? me dis-je.

Je décidai de m'asseoir dans un fauteuil roulant qui traînait pas loin, les roues en charpie. Je chopai une pomme écrasée et oxydée dans mon sac et la croquai en ouvrant le carnet trouvé tout à l'heure. J'y découvris une photo, glissée entre deux pages. Un enfant de cinq ou six ans, Noir, conduisait une voiture à pédales dans le luxueux salon d'une *datcha*. La véranda donnait sur un vaste parc. Le même semblait heureux, fier de sa monture mécanique. Sur son tee-shirt, on pouvait lire « Love is my fuel ». Il avait un pied au sol, l'autre sur le pédalier prêt à démarrer. Je la retournai. En haut à gauche, une

inscription : « Somewhere around Murrayfield, 2000 ».

Je feuilletai le carnet. Le pourtour des pages était brûlé et déchiré, comme si son propriétaire avait voulu lui donner un look volontairement usé. Collages, photos et textes poétiques le remplissaient. Tous les clichés de l'étudiant en école d'art.

Un symbole revenait souvent :



Une série de chiffres l'accompagnait parfois : « 12.25.21.2.15.22 ». Plutôt discrets sur les premières pages, ils étaient carrément martelés de manière obsessionnelle, dans tous les sens et toutes les directions, sur les suivantes. D'un texte à l'autre, je reconnus plusieurs langues : russe bien sûr, anglais mais aussi français, que je savais déchiffrer – sans le comprendre – grâce à mes années passées à *Zvaatra*.

Au milieu du carnet, un titre était mentionné. Certaines lettres manquaient, effacées par l'usure : « C-R-U-C-?-F-I-O-N-? N-O-?-S L-E-S U-N-? L-E-S A-U-T-R-?, p-a-r Eean Z MARKA. »

Je savais que *Klod* disposait d'un traducteur sur son *smartfon*. Une fatigue immense me traversa. Quand il se réveillera, je lui demanderai d'y jeter un œil. L'air se réchauffa. Je posai le carnet sur ma cuisse, ouvert à cette page. Je joignis mes mains et calai mes coudes au fond de l'assise. Mon corps frémit. Sans raison, mon sexe durcit. Un bien-être inattendu m'envahit. Mes yeux se fermèrent. Quelque chose se posa sur mon épaule et sans m'en rendre compte je m'endormis.

Danser ou tuer

Clément Milian

Clément Milian est né en 1981. Il privilégie les formes courtes.

Bibliographie :

Le Triomphant (Les Arènes, collection EquinoX, prix *Transfuge* 2019, catégorie « meilleur espoir polar »)

Planète vide (Gallimard, collection Série noire, 2016)

Il y a ceux qui dans la décadence du monde cherchent plus de décadence.

Ce n'est pas notre cas. Il y a ceux qui cherchent à justifier la violence qu'ils profèrent par celle qu'ils voient autour d'eux. Ce n'est pas notre cas.

Ceux-là sont des chrétiens qui ne se sont pas remis de l'inexistence de Dieu. Ils ne peuvent supporter que le monde ne soit pas comme un dessin d'enfant alors ils pleurent et veulent tout détruire.

Les Danseurs de mort sont des bébés tueurs. Il y a beaucoup de bébés tueurs dans le monde, des soi-disant déçus qui promettent de tout détruire en retour parce qu'ils n'ont jamais rien assumé, sauf qu'ils ne sont pas si nombreux sans doute à avoir été aussi loin que les Danseurs de mort. Les Danseurs de mort sont pires que les oligos et les polizi – pires que tous les démovores de Merv. Les Danseurs de mort sont pires que la mort. Ils

sont les ennemis de nos ennemis, mais ils sont aussi nos ennemis.

Vous connaissez notre sigle peint sur les murs de la ville.

Il est une réponse aux Danseurs de mort.

Ruine est la vie. Ruine est promesse de vie. Ruine ne veut pas faire des ruines car Merv est déjà une ruine. Ruine ne veut pas le malheur. Ruine veut transformer Merv en harem et en jardin. Ruine veut faire de la Zona un puits d'eau douce. Ruine ne veut pas tuer les enfants. Ruine veut tuer les tueurs d'enfants. Ruine est la réponse à ceux qui font le désespoir, et à ceux qui donnent le désespoir en réponse à ceux qui font le désespoir.

Ruine défait le désespoir. Ruine est fête et fontaine de jouvence pour un monde gris qui a perdu l'espoir.

Nous ne sommes pas des tueurs d'enfants même si nous savons que c'est ce qu'ils essaieront de vous faire croire. Nous assumons notre solitude dans le monde désespéré où il faut désespérer.

Nous ne désespérons pas.

Le monde que nous vous proposons n'est pas le monde des Danseurs de mort – comme nous préférons les appeler, il n'est pas le monde des tueurs, il n'est pas le monde des oligos, il n'est pas

le monde des destructeurs, il est un monde de ruines belles où poussent à nouveau les choses.

Nous sommes des combattants du sens. Nous refusons l'effondrement du sens. Nous refusons l'effritement du sens et la faillite du sens. Nous refusons le rien qu'on nous propose en remplacement du rien. Nous refusons le délitement. Oligos et Danseurs de mort, faux ennemis, main dans la main, ont contribué de concert pour peindre le monde en noir.

Enfants de la Zona et d'ailleurs, accourez donc plutôt pour jouir que pleurer : nous redonnerons au monde ses couleurs perdues. Nous promettons des visions d'aquarelle. Nous promettons qu'au travers de nous, on puisse à nouveau y voir, sans tache et sans cauchemar.

Les ruinés sont riches.

Ruine cherche la fin des ruines.

Nous promettons la différence.

Ceci n'est pas un programme politique car la vie n'est pas un programme, elle est une force brute, une flèche laser, un marteau puissant qui tape lourd. Nous sommes près de vous et nous sommes comme vous : ne désespérez plus.

La vie commence bientôt.

Signé :

Les Enfants des Ruines, c'est-à-dire Vous.

Sur les zébras

Rémy Tardieu / Trottoir

Titulaire d'un DNSEP obtenu à Clermont-Ferrand, Rémy Tardieu a expérimenté les rapports entre sons et arts plastiques, notamment par la pratique multimédia de l'installation et de la performance lors d'expositions et de résidences en France et en Afrique. Il est aujourd'hui musicien, avec des projets comme Trottoir (solo mêlant musique industrielle et textes parlés), ou DUPLAFOND, duo de berceuses improvisées, étranges et narratives.

Discographie :

Les Bâtisseurs de ruines (Urgence disk records 2020/2021)

Bibliographie :

Les Enfants du sabbat 16 (catalogue d'exposition, Le creux de l'enfer, Thiers, 2016)

Le Quatrième Mur (catalogue de l'exposition, ESACM, Clermont-Ferrand, 2014)

Sites :

www.remytardieu.net,

<https://trottoir.bandcamp.com>



Cliquez ici pour découvrir le morceau composé et joué par Rémy Tardieu / Trottoir :

<https://mertvecgorod.home.blog/2021/09/04/remy-tardieu-trottoir-sur-les-zebras/>

Alea jacta est

Claire Von Corda

Née en 1985, Claire Von Corda n'est pas encore une auteure morte.
Claire Von Corda n'habite pas une capitale européenne et ne vit pas de ses écrits.

Claire Von Corda ne sait pas faire de plan ni de dialogue.

Claire Von Corda n'a pas une écriture légère ni facile à classer.

Claire Von Corda n'a pas vendu 30 000 exemplaires de son livre *Du Délire*, mais elle attend.

Claire Von Corda ne fait pas revenir l'être aimé en 48 heures.

Claire Von Corda n'est pas à l'aise à parler d'elle à la troisième personne.

Bibliographie :

Insatiable (La Musardine, 2021)

Du Délire (Rivière Blanche, 2019)

XCLV. *LES TROPIQUES* (Les Crocs Électriques, 2018)

Dimension Violences (Rivière Blanche, 2018)

Et dans les revues *Le Bateau*, *Gorezine*, *Violences*, *Les Cahiers d'Adèle*, *Banzaï*, *Short Stories*.

Site :

<https://dead14.bandcamp.com/>

Il ne me reste que sa voix, je ne la sauverai pas, ça n'est plus mon problème. Le ciel est noir, je vois le vent, les nuits sont longues. La vie coule en *autostrada* sans fin. Rien n'advient, rien ne se passe, j'y suis pourtant revenue.

Locaux de la Réception des Non-Adultes à Élever. Orphelinat entre le couvent, la base militaire et l'hôpital psychiatrique. Établissement pourvu d'un réfectoire organisé, d'une chapelle récente, de bureaux administratifs, d'un nombre limité de chambres. Des caves hautement sécurisées servent de cachot pour les enfants

récalcitrants. Des néons éclairent les couloirs dont la peinture est renouvelée tous les deux mois. On n'y croise jamais personne.

Dortoir, réveil à 5 h 30. En souvenir du lever de soleil que la pollution nous fait oublier. 5 h 30, mise en uniforme. Jogging informel, toile épaisse, couleur gris clair. Un nouveau à chaque prise de taille – notre IMC est surveillé. Dents brossées, ongles coupés, cheveux attachés, nous faisons notre lit. En silence.

Gymnase, entraînement de 6 heures à 9 heures. Effectué en commun et par tranche d'âge jusqu'à nos huit ans. Gymnase fermé. Étirements, postures de yoga, pompes, corde à sauter, flexions/extensions, course, creusés. Les séances se terminent par les spécificités. Technique de combat, conduite de véhicule, manutention d'armes, natation avec poids, escalade à mains nues. Le choix ne nous incombe pas, nous ne sommes personne, Katarina décide. Elle observe nos corps grandir, se former, se muscler – elle n'a pas d'âge – elle sait comment et quoi en faire. Nous nous en remettons à notre bienfaitrice sauveuse des eaux.

Réfectoire, petit-déjeuner à 9 heures. Ration de kacha, tasse de thé noir. En silence.

Chapelle Nouvelle, étude de 9 heures à 11 h 30. Enseignement des Écritures Saintes et

Sacrées, Hautes et Locales. Sur les murs, la voix de Katarina se réverbère comme une incantation.

Locaux de la Réception des Non-Adultes à Élever, de 11 h 30 à 12 h 30, tâches domestiques réparties selon un *programma* tournant. Lessives, ménage, Javel sur joints. Une question, une réponse : Katarina. Sans doute.

Réfectoire, déjeuner à 12 h 30. Soupe de légumes, pommes de terre à l'eau, œuf ou lard. Unique boisson, le thé. Aucun retard toléré, écart de conduite, séjour au cachot. Sa durée dépend du jugement de Katarina, de la gravité de l'acte. Repas terminé, nous lavons la vaisselle, nous rangeons la vaisselle. En silence.

Ateliers Nord, de 13 h 30 à 16 heures. Travaux manuels. Apprentissage des bases de la construction des murs, de la confection de chaussures, de la couture de vêtements et de peaux. Enseignements communs sur un roulement par trimestre. Celui qui comprend aide celui qui n'y arrive pas.

Ateliers Sud, de 16 heures à 17 h 30, travaux intellectuels. Médecine du quotidien, apprentissage des langues étrangères, enseignement de biologie, confection de remèdes à base de trois ingrédients. Cours communs sur un roulement par trimestre. Celui qui comprend aide celui qui n'y arrive pas. Le but, à terme, ne dépendre de personne, jamais, survivre dans n'importe quelle

situation, toujours. Machines de guerre. Retransmission des Enseignements du matin.

Réfectoire, souper à 18 heures. Soupe protéinée, unique boisson, thé. Une fois que tout est rangé, debout derrière nos chaises, nous chantons fièrement les cantiques pour Katarina.

Dortoir, toilette à 19 heures. Huit minutes d'eau chaude chacune. Retransmission des Enseignements du matin.

Dortoir, coucher à 20 heures. Insomnie. Silence.

Les *rezidenti*, vendus par leur parent dès leur naissance, vivent ici jusqu'à la majorité pour apprendre à devenir des Hommes-Missiles. Ils n'ont pas de famille, nous sommes notre famille. Katarina, notre bienfaitrice, mène d'une main de fer la discipline et la rigueur. Au doigt et à l'œil. Aucune défection depuis la création du lieu. Le moindre écart est sanctionné, la délation est saluée, ils sont l'élite et ils le croient. Personne ne contredit l'autorité, Katarina décide, elle seule indique et profère. Pas de *uik-end*, de jour férié, de fête, de repos.

J'ai dix-sept ans, c'est comme si j'avais vécu une guerre, existé mille fois, étais morte trois. Les jours se ressemblent, j'ai perdu la notion du temps. Très vite, il a été trop tard. L'adolescence, cette fille de chien, a ancré du plomb dans mon corps. Je le transporte triste et seul depuis, dans

les heures qui passent en ivresse solitaire. Elle me disait, la vie est flamme mon Amour, la vie est grande. Mais les nuits sont trop longues, les journées trop absurdes. Je ne comprends rien, je fais simplement, obéis dans le fatras des actions. J'ai essayé, vraiment essayé, tenté de continuer, mais où chercher dans cette immense étendue de chiasse, où se cacher dans cette communauté à ciel ouvert, à qui demander dans cette horde de zombies. Individu sans identité, pas de refuge, de repos, pas de chaleur, je finirai bien par vieillir. Au tribunal céleste, je suis coupable. D'avoir espéré, d'y avoir cru à ce meilleur avenir. J'ai dix-sept, c'est comme si j'allais mourir demain, j'étais, je suis, la Servante Ignorance, Sainte Silence de la merde.

Immondes de la fin du mage

Les Berges du Ravin

Les Berges du Ravin produisent une musique qualifiée de claude-wave. Les berges du ravin ont commencé à brouiller l'écoute courant août 2020 quelque part dans la rue tranchée des gras située à Clermont-Ferrond. Cette fine appellation généra plus de malice que de peine. Les berges du ravin basculèrent alors sur le terrain de l'enquête de cette société qui s'enferme dans de lourds dossiers, et qui surtout, ment debout. Les berges du ravin ne réussirent qu'à s'échouer sur les quilles, tout en larguant ses proies dans la soute. Ce qu'elles n'avaient pas mesuré c'est qu'elles firent également beaucoup de peine à la marine, qui dès lors s'évertua à crier l'aveu. Afin de calmer le jeu, les berges du ravin se décidèrent à bien encoller les murs et n'eurent de cesse dans cette profession. Avec pour seul adage de laisser des cordes en mer, lestées par des coquins de bouchons, sous l'étoile, là où les proues sont mouillées et veillent, attendant les barges des marins.

Sites :

www.youtube.com/channel/UCIcpJjZlzyPLlclgFlz-Erg

<https://lesbergesduravin.bandcamp.com>



Cliquez ici pour découvrir l'adaptation live de « La Danse de mort (deuxième partie) », un texte extrait du roman *Images de la fin du monde*, par Les Berges du Ravin :

<https://mertvecgorod.home.blog/2021/09/01/les-berges-du-ravin-immondes-de-la-fin-du-mage/>

Novyj god au Lilith Cirkus

Ernest Thomas

Ernest Thomas, parfois surnommé Ernest Thau (voire Ernesto par les plus téméraires), s'est expatrié à Bruxelles et a été, dans d'autres vies, rôliste, barman et modérateur sur Facebook. Désormais il vit reclus et tente de gagner sa vie comme pigiste pour des sites d'actualité, tout en espérant devenir écrivain (le manuscrit de son premier roman est en lecture chez les éditeurs). La nouvelle qu'il a écrite pour le *Fenzin* est sa première publication sous son nom, après deux recueils de poésie autoédités sous pseudonyme et dont il ne veut plus entendre parler.

1.

— Et Joyeux Noël à toi aussi, *salun*, dit Gabrilov en tendant son dernier paquet au jeune homme qui l'accompagnait.

Trois petits gars, trois cadeaux – ses filleuls, les fils aînés de ses camarades les plus proches. Trois conneries achetées hâtivement la veille par sa secrétaire. Il ne savait même pas ce que contenaient les paquets avant que ces connards ne les ouvrent – c'était cette soirée leur vrai cadeau, la dernière avec le *princ*, avant... Avant quoi ? L'exil ? Le suicide ? Une retraite dorée ? Un énième plan pour reconquérir le pouvoir et damer le pion à ce fils de pute de Doubinski ? Gabrilov en avait marre, à vrai dire. La perestroïka l'avait rendu richissime – pas autant que ces enfoirés du Clan des Quatre, mais enfin, assez, à même pas quarante-cinq ans, pour vivre

comme un pacha pendant dix générations. Pour la plupart des gens une nuit pareille célébrerait le couronnement d'une magnifique carrière – un sacre. Dans sa bouche elle laissait un goût d'échec absolu. De quoi lui couper l'envie de bander – heureusement il avait ce qu'il fallait, de merveilleuses petites pilules bleues. Du Viagra, ça s'appelait, une invention américaine, cochons d'Américains. Avec ça, à ce qu'il paraissait, le plus avachi des vieillards triquait toute la nuit.

— Ho, merci beaucoup, Mon Général !

Il s'échappa de ses pensées et se composa un sourire de circonstances. Le jeune con exhibait la petite caméra numérique qu'il venait de déballer. Les deux autres avaient eu un téléphone portable – un Sony-Ericsson T68i, un appareil de la taille d'un paquet de *sigaretti*, au début Gabrilov n'avait pas compris de quoi il s'agissait – et une Game Boy Advance, une console portable qui ne serait en principe disponible que dans quelques mois. Sa secrétaire avait bien fait les choses. Des gadgets à la mode. Parfaits pour satisfaire des *douraki* dans leur genre.

— Appelle-moi Iakov, petit, lui répondit Gabrilov. Ce soir c'est la fête ! Pas de « Mon Général » qui tienne.

D'un geste large et qu'il voulait généreux, il désigna la façade – magnifique – du *Lilith Cirkus*. Il ignorait – comme tout le monde à l'époque –

que son vieil ennemi Doubinski l'avait co-fondé avec Grigori Andropov. Le nom des deux véritables propriétaires du céléberrime bordel resta, jusqu'au milieu des années 2000, le secret le mieux gardé de la RIM. Pour tout le monde, y compris les personnalités les mieux informées, l'établissement appartenait à un oligarque russe du nom de Jarkov – en réalité, un simple prête-nom.

— Ce soir, mes amis, il n'y a ni général, ni camarade, ni rien ! Ce soir il n'y a que des hommes, des vrais, et on va leur montrer de quel bois on se chauffe !

Rires gras en réponse.

Il n'y croyait plus.

Une retraite tranquille, sur les bords de la mer d'Azov, loin de tout. Voilà à quoi il aspirait. Ils lui avaient coupé les couilles ? Fort bien. Tel un vieux chat, il finirait sa vie au soleil, à engraisser. C'était désormais son unique ambition. Faire du lard.

Ils étaient plus de cinquante, toute une troupe – l'ultime carré des fidèles, fêtant ensemble, dans la débauche, le changement de siècle. Outre les trois petits jeunes, une quarantaine d'anciens sous-officiers et officiers des *Feniks* l'accompagnaient. Certains, parvenus à passer entre les gouttes, avaient intégré la *Milicia* – ils y occu-

paient des fonctions subalternes mais étaient là-bas les yeux et les oreilles de leur mentor.

Et il y avait surtout ses amis, ses derniers amis – les seuls, se disait-il, qui depuis toutes ces années ne l'avaient jamais trahi, en dépit des coups du sort, des échecs et des désastres, Pivovarov en tête, le meilleur d'entre eux, celui des jours sombres, qui avait pris sa place, neuf ans plus tôt – déjà ? songea-t-il amèrement – lors de cette drôle de révolution. (Il repensa à ce petit jeune qu'il avait envoyé à la mort, dans une tentative désespérée de se débarrasser une fois pour toutes de Doubinski – comment il s'appelait, déjà ? Un prénom de fille, il lui semblait.) À ses côtés se trouvait bien sûr Markel Tararinov – même si politiquement beaucoup de choses les opposaient, leur passion commune pour l'art antique et l'art tribal avait aplani leurs différences – d'ailleurs c'était lui qui avait lancé cette idée, fêter le Nouvel An orthodoxe au *Lilith Cirkus* et inviter tout le monde, tous les fidèles. Ça te fera du bien, avait-il dit à Gabrilov, en vérité ça nous fera du bien à tous, de nous vider les couilles en bande, ça resserrera les liens. Gabrilov avait acquiescé, à moitié convaincu. Les neuf autres composaient un mélange hétéroclite de militaires de hauts rangs – déchus évidemment –, de députés et de juges au dévouement jamais mis en défaut mais dont les pouvoirs se

réduisaient de jour en jour – leurs liens avec Gabrilov ressemblaient à une malédiction, un cancer, une maladie contagieuse. Ceux-là, dignitaires déchus, personne ne leur adressait plus la parole – les conversations mouraient quand ils pénétraient dans un bureau ou une salle de réunion et ils déambulaient dans les couloirs des ministères, du palais de justice ou du Sénat comme des spectres que personne n'osait regarder. Gabrilov n'ignorait rien de ce que subissaient ces hommes, dont certains avaient l'âge de son père – il savait la manière dégueulasse dont ce pays vendu à l'Occident leur faisait payer le sens de l'honneur, la droiture et le patriotisme.

Il tripota la boîte de Viagra au fond de sa poche. Il se demanda si ça marchait vraiment, ce truc, s'il allait y arriver, s'il ne perdrait pas la face.

Finalement, se dit-il, cette soirée a du bon. Je me sens bien, ici, entouré de mes derniers camarades. À ma place.

Vassiliev lui manquait. Trois ans déjà qu'il était mort – presque trois ans, oui, depuis mars 1998, assassiné lâchement trois jours avant le printemps, mais mieux valait ne pas penser à ça alors que Tararinov passait la soirée avec lui –, il n'avait plus la force d'entretenir les vieilles colères, de réveiller les vieilles rancunes. Vassiliev, du Clan des Quatre, son préféré. Les autres, bien sûr, d'excellents partenaires de

business. Mais – même si la présence de Tararinov ce soir lui faisait vraiment plaisir – il ne développa jamais de liens profonds avec eux. Trop éloignés de ses idées politiques, trop cupides. Vassiliev fut un ami véritable – et le seul à avoir voulu l'initier. Tous les autres avaient refusé. Ça l'avait blessé. Surtout que – croyait-il savoir – Doubinski en faisait partie. Ça, plus que tout le reste, il le vivait comme une injustice, une profonde vexation. Qu'est-ce qu'un fils de *moujik* tel que Doubinski avait de plus que lui, putain, lui dont le propre grand-père, le bien-aimé Leonid Ivanovich Gabrilov, recevait ses ordres de Staline en personne ?

2.

De l'extérieur, le *Lilith Cirkus* ne payait pas de mine. Un bel hôtel particulier de quatre étages, à la façade Art nouveau – cossu mais pas inhabituel dans ce *kvartal* de *bogaci* – qui n'aurait pas fait tache à Saint-Pétersbourg en 1910.

Sous le bouton de sonnette à l'ancienne, une plaque en or annonçait « Club privé réservé aux membres ». Seul un examen attentif révélait que les vitraux aux motifs érotiques de la porte d'entrée, magnifiquement ouvragée, au vantail sculpté de serpents entrelacés et aux ferronneries d'une teinte oscillant entre l'ardoise et le vert aqueux, se doublaient d'un blindage. De même, la

caméra qui scrutait les visiteurs – et une partie de la rue –, dissimulée dans le museau du lièvre qui décorait le sommet de la porte, était parfaitement invisible aux non-initiés.

Gabrilov, qui avait privatisé l'établissement pour la nuit, sonna.

La porte s'ouvrit sur une antichambre – trop étroite pour une troupe aussi nombreuse – toute de velours et de cuir capitonné, baignant dans une lumière pourpre dont la douceur servait de sas entre la rue et un univers de luxure. Ils passèrent par petits groupes. Valeria les accueillit. La *sous-maîtresse*^{*2} – le *Lilith Cirkus*, par snobisme, adoptait la terminologie en vigueur dans les *maisons de grande tolérance*^{*} parisiennes du dix-neuvième siècle et certaines *pensionnaires*^{*} parlaient français pour dépayser et impressionner les clients – était une très belle femme d'une quarantaine d'années, vêtue d'une robe-fourreau de satin noir lui laissant les épaules nues, que couvrait un boa tantôt écarlate, tantôt grenat, et coiffée d'une perruque platine à la mèche droite lui mangeant la totalité du front – vulgaire chez beaucoup d'autres, parfaite sur elle. Elle tenait entre ses doigts longs et fins son éternel fume-cigarette – des menthol qu'elle

² Les termes en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

faisait venir de Londres – et dans son autre main son *carnet de bal**, qu'elle consulta d'un geste savamment négligé, sans sourire – la froideur : sa marque de fabrique. Personne ne venait au *Lilith Cirkus* sans avoir pris rendez-vous – et si vous ne saviez pas comment prendre rendez-vous, c'est que vous n'aviez rien à faire au *Lilith Cirkus*.

Elle dirigea Gabrilov et son cercle d'amis le plus proche – Pivovarov, Tararinov et une demi-douzaine d'autres – vers le *grand salon**, puis distribua le reste des convives dans les salons privés. Si Gabrilov et Tararinov, habitués des lieux au point d'embrasser Lili – la *maîtresse** – sur la bouche pour la saluer, et même de coucher avec quand ils le désiraient, les autres venaient ici pour la première fois.

Une série de couloirs et d'escaliers tapissés de velours rouge, décorés de dessins et gravures représentant des scènes de libertinage, donnaient accès aux salons privés. Ils s'agençaient tous sur le même modèle : une pièce carrée ou rectangulaire, au plafond orné d'une fresque érotique, aux murs dissimulés derrière d'épaisses tentures de velours rouge, éclairée au moyen d'appliques discrètes diffusant une lumière chaude et de basse intensité, meublée de canapés et fauteuils, décorée d'objets tribaux ou d'une bibliothèque de petite taille, toujours dans des thèmes érotiques ou pornographiques. Une

*bonne** en tenue de soubrette noire et blanche, seins nus – mais pas le droit de toucher – proposait à boire. On ne payait rien en entrant, rien à la commande et rien en sortant – tout se réglait plus tard, pour ne pas rompre le charme. Venaient ensuite les *pensionnaires**. Elles se présentaient par groupes de trois ou quatre, jusqu'à ce que le client fasse son choix.

Le *grand salon** ressemblait davantage à un *dzaz-klub* ou à un *koktejl-bar* – lumières tamisées plongeant le lieu dans une pénombre intime, tables entourées de fauteuils anglais isolées les unes des autres, formant des îlots éclairés à la bougie, long comptoir de bois sombre au vernis ambré et choix d'alcool aussi vaste que luxueux – un peu à l'écart, une piste de danse plongée dans une pénombre propice. Les *pensionnaires** discutaient entre elles ou dansaient en attendant qu'un client les sollicite, des *bonnes** s'occupaient du service, derrière le comptoir officiait Lili et elle seule – son privilège. La *maîtresse de maison** avait choisi un prénom français par coquetterie. En réalité elle s'appelait Maryna Simovitch et il s'agissait de la fille d'Akim Simovitch et Maria Ratchovskovna – un couple célèbre dans les années 70 pour avoir introduit le sadomasochisme à Mertvecgorod et précipité indirectement la chute du régime. Lili, une trentaine d'années – très jeune pour une

*maîtresse** –, au service d'Andropov et Doubinski dès l'ouverture du lieu, en 95, s'habillait et se maquillait avec une sobriété qui contrastait avec ses *pensionnaires**.

Au *grand salon**, on causait *bizness* en fumant des cigares et en buvant du cognac *français**. Les anciens ennemis se réconciliaient, on concluait des alliances, nouait des pactes, trahissait des amis – après quoi on dansait panse pressée contre le corps à moitié nu d'une pute très jeune et très belle qui sentait bon et souriait. On dansait avant de la baiser – elle ou une autre, ou plusieurs autres –, avant de monter dans une des chambres, décorées de tentures et de miroirs, avec salle de bain privée. Il y avait les petites chambres, la chinoise, la française, etc., et il y avait les suites, la jaune, la bleue, la rose, la rouge, etc. Il y avait aussi l'aile droite, exhaustivement équipée, réservée à des amusements plus corsés, soumission, domination, jeux de torture, jeux de viols, jeux pédophiles – Lili insistait beaucoup sur le terme « jeu », dès qu'il était question de fracasser une extra recrutée sur petite annonce ou via un rabatteur (les *pensionnaires**, sauf exception, on ne les abîmait pas de façon définitive). Il y avait enfin le grenier, vaste lupanar rouge, noir et mauve, canapés bas et profonds, moquette épaisse et confortable, murs et plafond couverts de miroirs – gang-bangs,

partouzes, tous les *jeux* collectifs y compris les viols en tournante –, sans oublier la *salle de bain** séparée par un couloir, tout en marbre et porcelaine blanche, baignoire sur pieds et robinetterie en or, pour les amateurs de sensations fortes, uro, scato, menstrues, sang, vomi, jeux d'hygiènes divers et variés, bâche étalée au sol sur demande, couches-culottes pour bébé – taille adulte – à disposition, entre autres nombreux accessoires.

Ce soir-là les trente *pensionnaires** se tenaient sur le pied de guerre. Pour que personne ne se sente lésé, une quarantaine d'extras avaient rejoint la troupe. Les filles travaillant au *Lilith Cirkus* pouvaient gagner jusqu'à trois fois plus qu'une ouvrière d'usine – sans compter les pourboires – mais ne chômaient pas. La maison de passe offrait le gîte et le couvert aux régulières – les extras, elles, louaient leur chambre à la nuit, à la semaine ou au mois – et prenait en charge les examens et les soins médicaux. À chacune de se débrouiller pour le reste : picole, défonce, vêtements, maquillages, avortements. Avec trois ou quatre clients par soir – les plus rentables étant ceux qui payaient pour la nuit entière – elles s'en sortaient à peu près. Certaines envoyaient même du fric à leur famille – souvent restée à l'étranger –, qui comptait sur elles. Les plus chanceuses ou les plus douées économisaient

dans l'espoir de se payer un commerce. D'autres ambitionnaient de trouver un mari – ou un amant – qui les entretienne. Mais ça n'arrivait pas, ce genre de truc – ça n'arrivait presque jamais. Ce qui se passait plutôt c'est qu'au bout de trois ans de chambre – trois ans au maximum, ça dépendait des spécialités – la date de péremption approchait et le magot avait fondu – alcool, drogue, existence semi-luxueuse. Ne restait plus alors qu'à dépenser des fortunes en chirurgie esthétique ou à se faire embaucher dans un bordel moins regardant – la dégringolade se poursuivait dans la rue, s'achevait dans la fosse commune.

3.

Sur les toits avoisinants, les *snajperi* se postèrent en renfort, au cas où certains parviendraient à fuir. Le reste du *kommando*, une vingtaine d'hommes, tenue noire, cagoule, dagues, progressa au pas de course sans se soucier des caméras – celle planquée dans le lièvre et trois supplémentaires, braquées sur la rue.

Quelque part dans un local de sécurité de la compagnie *Ciklop*, un homme en uniforme bleu nuit constata que des intrus s'apprêtaient à prendre d'assaut le *Lilith Cirkus*. Il décrocha son téléphone et au lieu d'appeler la police composa

un numéro appris par cœur une semaine auparavant.

— Vingt hommes en tenue de camouflage, annonça-t-il lorsque son correspondant décrocha.

— Très bien, répondit Doubinski. Faites ce qui est prévu. Aucune instruction supplémentaire.

Il téléphona ensuite à son *autre* correspondant, pour lui indiquer la même chose.

— Parfait, répondit Piotr Mouratov. Récupérez les bandes et portez-les à l'adresse habituelle.

L'homme en uniforme bleu nuit alluma une *sigareta*, fier de son habileté. À l'un il faisait croire que rien de cette opération de nettoyage ne serait enregistré, à l'autre il remettait les bandes, pas supposées exister. Duplicité toute simple, tellement typique – deux ans de salaire à la clef, pognon déjà dépensé dans sa tête. Rien de luxueux, que du nécessaire. Une nouvelle gazinière et un nouveau réfrigérateur. Une nouvelle voiture, une occasion en bon état, qui ne pisserait pas l'huile. Pourquoi pas un cadeau à Ivanna, quand même ? Depuis le temps – une petite folie. Quelque chose de chouette, une nouvelle robe, une bague – il passerait chez le prêteur sur gages, il marchanderait.

Rien de tout ça n'arriverait. Dans quelques heures, en rentrant chez lui, un *narkoman* le surinerait. Il lui piquerait son portefeuille et la

sacoche contenant les bandes. Stefan – c'était le nom du meurtrier à la manque – confierait ensuite les bandes à un intermédiaire, qui lui-même les délivrerait à Piotr Mouratov, l'une des nombreuses chiennes – comme on disait au goulag – de Lavrenti Zoubarev. Quelques heures plus tard il s'injecterait avec délice la came d'excellente qualité offerte par son commanditaire en plus de son salaire – de trop bonne qualité, *ne povezlo* : ce fix serait son dernier.

Le *kommando* força la serrure et pénétra dans le *Lilith Cirkus*. Deux hommes gardèrent l'antichambre. Les autres, par groupe de trois, se déployèrent en silence dans le bâtiment.

Ça se passa très vite. Dague, ventre, cœur, gorge. Valeria, la *sous-maîtresse**, mourut la première. Les autres suivirent – méthodiquement. Aucune chance d'en réchapper. *Bonnes**, *pensionnaires**, extras, clients. Pour Andropov et Doubinski, double bénéfice : liquider Gabrilov et ses derniers partisans, et en prime renouveler le personnel. Elle commençait à les emmerder, la fille des deux *porocniji* – ses grands airs, ses ambitions, ça suffisait. Maria et Akim comprendraient – sinon, on leur expliquerait, aux deux retraités de la magie rouge.

Ils ouvrirent la porte de la suite jaune d'un coup de pied. Gabrilov et Tararinov baisaient Lili

– un dans le cul, l'autre dans la chatte. Ils ressemblaient à trois animaux, les mâles à des bêtes sauvages et dégénérées, la femelle à une créature arrachée à son milieu naturel et domestiquée par la violence. Le spectacle des hommes envahissant la suite – trois, puis six, puis neuf – les saisit. Gabrilov encore en érection se jeta sur ses habits pour récupérer son arme. Un coup de pied dans les couilles mit fin à sa tentative héroïque. Recroquevillé, il vomit. Lili hurla – une terreur abjecte –, ils la lardèrent jusqu'au silence.

Tararinov acheva de s'habiller. Un des soldats désigna Gabrilov du menton.

– Non, merci, répondit-il. Sans façon.

Ils s'écartèrent pour le laisser sortir. En quittant le *Lilith Cirkus*, un moment de frayeur. Il savait pour les tireurs d'élite. Il faisait confiance à Andropov, évidemment, mais Doubinski ? Était-il sûr de Doubinski à 100 % ?

Il avança d'un pas dans l'air glacé. Un deuxième. Se dit que de toute façon il ne sentirait rien. Ne le saurait même pas.

Il rentra chez lui sans encombre.

4.

– Allez, souris, Gabrilov, c'est pour la postérité, dit le *kommando*, tournant toujours la

dague – enfoncée de vingt centimètres dans les tripes –, content de sa trouvaille.

Les autres formaient un cercle et n'en perdaient pas une miette. Ils rirent grassement, l'odeur du sang – aussi forte que dans une boucherie.

L'assassin exhiba un mini-camescope. Il éventa Gabrilov d'une main – avec lenteur, délicatesse – et filma de l'autre. Ces petits machins numériques, cette année-là, on en trouverait partout. Tout le monde en achèterait et s'improviserait cinéaste amateur. Gabrilov, à travers le masque de douleur rouge qu'était devenu son visage, eut un regard surpris. Il la connaissait, cette caméra – il l'avait offerte quelques heures plus tôt à un des jeunes qui l'accompagnaient. Comment s'appelait-il, déjà, ce con ? Que foutait son cadeau entre les mains de ce soudard ? La réponse était évidente, pourtant. Le nom du jeune con – Gabrilov n'arrivait pas à s'en souvenir – le préoccupait tandis que la lame tournait, tournait, allait et venait dans ses boyaux – gargouillis de sang – et que l'objectif presque collé à son visage enregistrerait chaque détail de son agonie. Iakov ! se dit-il finalement tandis que la vie le quittait, la douleur elle-même déjà partie depuis plusieurs secondes. Iakov, il s'appelle Iakov, comme moi ! pensa-t-il, heureux de se rappeler le nom du

jeune homme. Après cette pensée, il mourut. Son sourire, dans la mort, fut la dernière image de lui que captura son assassin. Ça ferait une belle surprise pour Doubinski. Le dernier sourire du porc.

— Allez, les gars, on a terminé ! On y va !

Petr – c'était ça, le vrai prénom du jeune con, Petr – à qui Gabrilov n'avait jamais demandé comment il s'appelait.

Évidemment.

Trois chroniques de films

Jérémie Grima

Quand il n'enseigne pas dans une REP+ de banlieue parisienne, Jérémie GRIMA écrit des livres. Il est également à l'origine du collectif Zone 52, dirige la Collection Karnage et co-anime le podcast « Zone 52 l'Émission ».

Bibliographie :

Cosmos Cannibale (Zone 52 Éditions, 2021)

Jusqu'à ce que la mort nous sépare (Zone 52 Éditions, 2020)

Voici venu le temps... (Zone 52 Éditions, 2019)

Enjoy The Violence (Avec Sam Guillerand, Zone 52 Éditions, 2018)

Metal Bunker (Zone 52 Éditions, 2015)

Trace écrite (Camion Blanc, 2013)

Sites :

www.zone52.fr

www.collection-karnage.fr

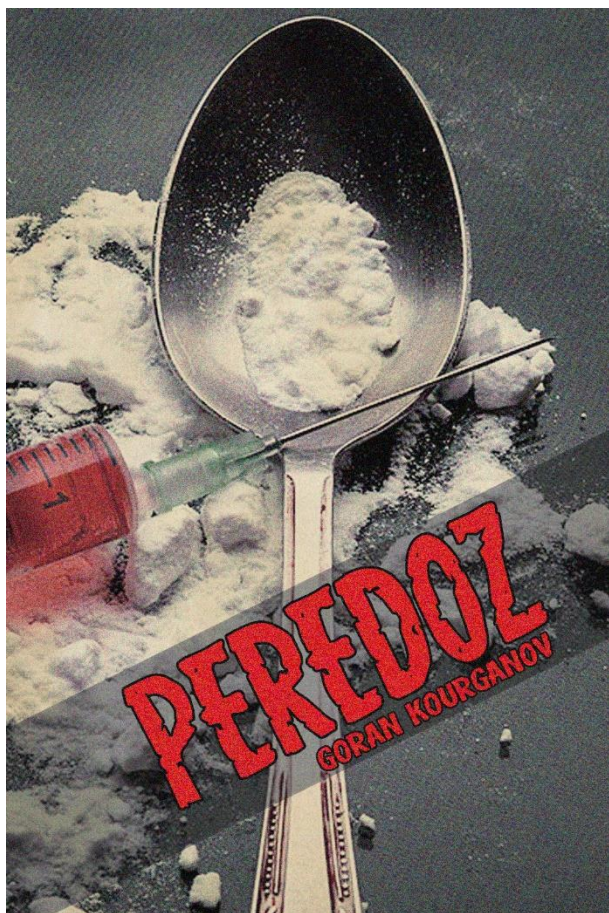
Peredoz, de Goran Kourganov

Certains d'entre vous connaissaient Kourganov pour ses *seria* vite tournées, vite montées et surtout vite oubliées ? Qui se souvient de *Pistol' Vodka* ? Pas moi, en tout cas. Ou plutôt si. Je me souviens du *direktor* du *Kino Feniks* du *rajon* 14 brûlant la pellicule après y avoir vue sa nièce s'y faire sodomiser par le *direktor* himself.

Quelle surprise donc de retrouver ce vieux filou aux commandes de cet ultime *dokumენტарны*. Filmé en une semaine dans un squat en bordure de la Zona, *Peredoz* montre de manière crue les ravages de la *geroin*. Shoot après shoot, défonce après défonce, le réalisateur exhibe son addiction en silence, renvoyant le spectateur au

rang de voyeur consentant. Jusqu'au fix de trop.

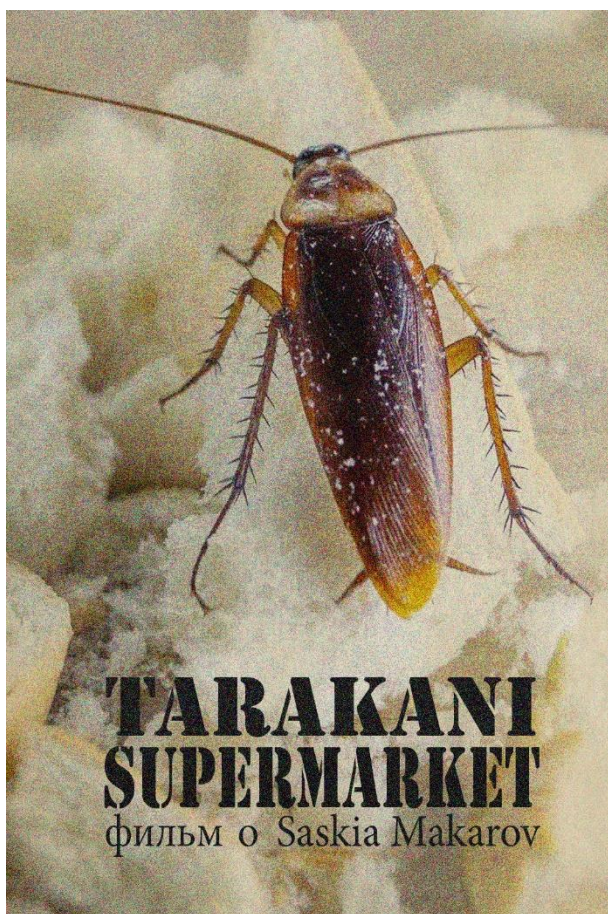
Retrouvé avec quelques notes de montage, le film finalisé par son frère Slobodan fait donc office de testament. Et son seul intérêt, d'un point de vue cinématographique, réside dans le fait que plus personne n'aura plus jamais à endurer les films ratés de son géniteur.



Tarakani Supermarket, de Saskia Makarov

Makarov ne veut plus filmer d'humains. « *Des êtres abjects à peine bons à bouffer ce qu'ils chient* ». Elle s'attarde donc aujourd'hui à raconter ses histoires en utilisant des cafards en guise d'acteurs. Pourquoi pas.

Si le procédé peut faire sourire ou provoquer



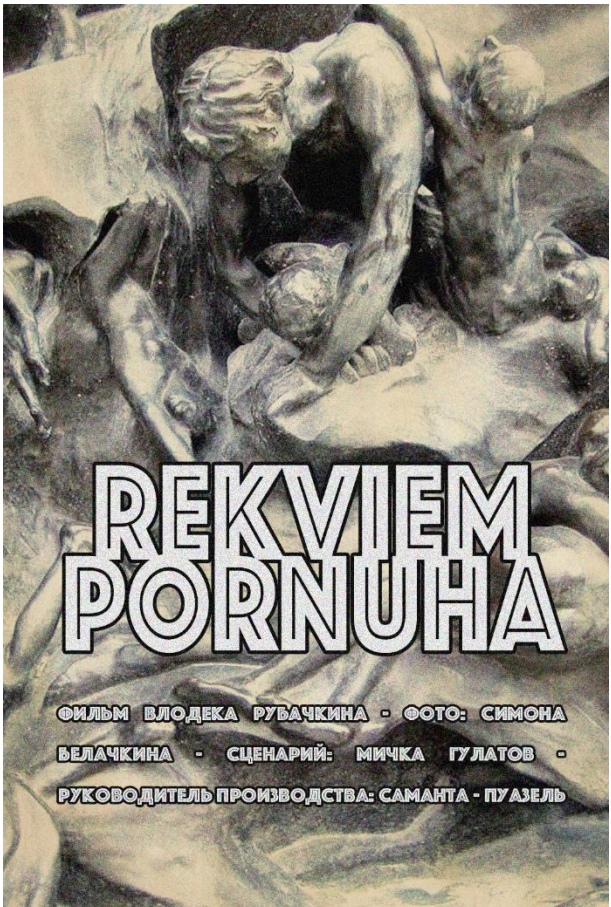
le scepticisme, force est d'avouer qu'il fonctionne à l'écran. Ses héros dévoilent au fil de l'intrigue la même appétence pour la mort et le stupre que les personnages anthropomorphes autrefois chers à la *direktora*.

Alors certes, on ne comprendra pas tous les tenants et les aboutissants de l'histoire qui nous est racontée, mais au fond, qui s'en soucie ? Makarov n'est, comme à son habitude, avare ni en sexe et ni en excès de violence. Et n'est-ce pas tout ce qu'on lui demande ?

Rekviem Pornuha, de Wlodek Roubachkine

L'ombre d'Yvan Bura plane sur ce *Rekviem* qui va ravir les plus fervents amateurs de *pornuha underground*. On sait par ouï-dire que Roubachkine a fait ses armes dans le bunker du maître – certains vont même jusqu'à penser qu'il est derrière la majeure partie des plans du dernier segment de *Pornopol*, ceci expliquant comment Bura a pu finir la série avant son incarcération. L'influence du *direktor* saute aux yeux tant ce film est une ode à ses sujets de prédilection.

Filmé sans pudeur ni distance, mais toujours avec talent, Roubachkine prouve que l'œuvre de son patriarche est destinée à se poursuivre même sans lui, et surtout que la décadence est immortelle.



РЕКВИЕМ ПОРНУНА

ФИЛЬМ ВЛОДЕКА РУБАЧКИНА - ФОТО: СИМОНА
БЕЛАЧКИНА - СЦЕНАРИЙ: МИЧКА ГУЛАТОВ -
РУКОВОДИТЕЛЬ ПРОИЗВОДСТВА: САМАНТА - ПУАЗЕЛЬ

Trois chroniques musicales

Catherine Fagnot

Lovée dans l'underground nancéen fin 90s, Catherine Fagnot aspire à mettre en lumière les artistes de la scène expé-noise-indus qui la passionnent, via le fanzinat (*Kérosène*, qu'elle co-fonde, entre autres), l'orga de concerts et festivals, le booking et tour-management, un label. Elle participe à divers webzines (*Obsküre*, *Prémonition* notamment), puis est appelée en 2003 pour le lancement de ce qui deviendra après moult péripéties et moutures *New Noise*, en tant que secrétaire de rédaction et rédactrice (outre quelques incartades correctrices au katana pour *Elegy*, *Obsküre* v.2, *Hard Rock*...). Si elle sévit toujours chez *New Noise*, elle se consacre en parallèle, Master de psycho en poche, à d'autres mots et maux. Des histoires de miroir. De symbolique, d'imaginaire et de réel. De frontières parfois floues. Où les failles résonnent et où Mertvegorod n'est pas qu'un mirage.

Site :

www.noisemag.net

RELIKVII – Nizkij (Profound Gore)

Patchwork avant free black jazz expé noise

Nizkij (« abject, sordide, faible » en russe) s'ouvre sur un cri strident, interminable. Diamanda Galás en plein orgasme avec Attila Csihar ? Douleur, effroi. On hésite à baisser le son, le couper. On persévérera néanmoins, encore sous le charme de *Budem ne svobodny* (« nous ne serons pas libres » en russe), EP-cinq titres exigeant et prometteur pour les amateurs de Portal ou Imperial Triumphant, sorti chez Church Road en 2021. La voix hybride, asexuée semble toute droit sortie des entrailles d'un animal mutant en pleine agonie. Il s'agit pourtant

de celle d'un petit bout de femme qui *grunte* comme une ourse blessée : Natasha Vass, fille d'un oligarque mort dans des circonstances troubles à Mertvecgorod, capitale de la RIM. Et si Natasha se présente comme l'incarnation de Relikvii, quatre compères signent les compos maléfiques qui défilent après cette intro d'outre-tombe : Dimitri Grigoriev à la batterie, Vitaly Tsyganov à la guitare, Boris Ougonov aux Moog, marxophone et machines, Andrey Pechatkin, à la basse, au oud, thérémine et saxophone, repéré au poste de chanteur-bassiste-lyrode (!) dans White Ward, sextuor ukrainien dont le premier EP en 2012 plantait déjà un univers singulier entre avant-garde dark jazz, ambient et post-black metal. L'intronisation de Pechatkin aux avant-postes structurels dans Relikvii ne pouvait donc qu'alimenter ce maelstrom méphitique sur ce premier album où se télescopent des obédiences diverses voire antinomiques (on a connu le bassiste s'essayant à la synth pop expé dans l'éphémère projet Save Switzerland). Puisqu'il faut en effet, par exemple, ajouter une dimension harsh noise plus qu'inattendue (voir « Spasi nas » – imaginez Haus Arafna venant prendre un shot de vodka frelatée chez Blut Aus Nord qui aurait aussi convié feu The Kilimanjaro Darkjazz Ensemble et les Norvégiens de SHINING) ponctuée par les borborygmes de Natasha,

véritable « plus produit » électrisé sur scène pour qui a eu la chance de voir ce qui n'était alors qu'un trio au Roadburn 2022. Mais si Relikvii semble sur *Nizkij* vouloir expulser ses frustrations, vomir sa colère et son dégoût, la polyrythmie systématique – qui ferait ici passer Meshuggah pour un groupe de bal musette ou Charles Ives pour le pape de la pop – et les blasts en point d'orgue après une enfilade de contrepunts (cf. « Konflikt » et « Razdeleniye ») ne parviennent qu'à provoquer arythmie et agacement le long de ces sept morceaux tous plus déroutants les uns que les autres. De plus, les nappes ambient éthérées ou les field recordings posés de façon erratique en plein morceau soulignent l'incohérence de cet instrumentarium pour le moins disparate. La complexité esquissée sur l'EP qu'on pourrait supposer trop absconse pour de délicates oreilles se révèle ici surtout indigeste et... rédhibitoire à l'arrivée, bien loin des élucubrations discordantes (voire de l'atonalité abstraite) et foisonnantes des formations précitées. Certes, Relikvii peut se targuer de bousculer les conventions, porter un propos à contre-courant de la corruption qui gangrène son pays et vouloir le diffuser au-delà de ses frontières (leur « *nous ne sommes que des reliques, nées trop tôt ou trop tard* » en exergue sur le dos de la pochette peut d'ailleurs s'entendre dans ce

contexte ou... envers les critiques). Seulement, cette fois, leur collage sonore arty chaotique ne fait guère que provoquer la nausée et étouffe malheureusement toute autre velléité. *Nizkiy*? Finalement, oui, pari réussi et cohérence sur ce point.

relikvii-rim.bandcamp.com



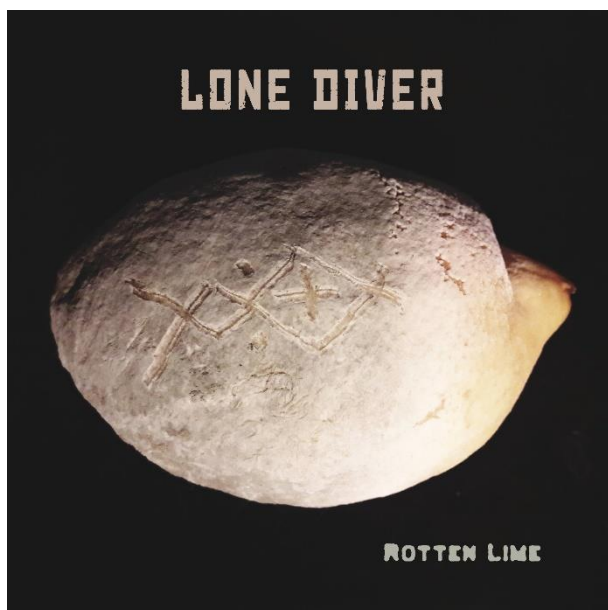
Lone Diver – *Rotten Lime* (Д)

Electro ambient DMM

Troisième long format en quatre ans pour Lone Diver dont l'anonymat reste préservé. À peine peut-on supposer que les abords de la mer d'Azov – quand ils sont pacifiés ou lors des *dark rave* clandestines qui semblent s'y dérouler de plus en plus – l'inspirent tout autant que le ciel

aux couleurs d'huile de vidange de Mertvecgorod, où il résiderait néanmoins. Notre *lone cow-boy* tend en revanche à s'imposer comme un des chantres de la DMM (pour Direct Mind Music), un concept ayant émergé fin 2021 qui, par l'intermédiaire d'un casque de VR, permet de transformer les informations traitées par le cortex visuel (le lobe occipital) en commandes numériques sans transiter par un quelconque instrument « organique ». Véritable défi technoneuroscientifique initié par une start-up moscovite d'ailleurs encensée au Consumer Electronics Show de Las Vegas en 2020, la DMM requiert pour le moment des moyens conséquents. Lone Diver apparaît donc comme un privilégié ou un neuroscientifique doublé d'un ingénieur en informatique ultra pointu (la rumeur avance qu'il serait le compagnon de la psychothérapeute TCC-iste Eva Roubahckine, elle aussi très discrète dans les médias). Il n'empêche que *Rotten Lime* se veut accessible et généreux quitte à déborder d'émotions. Toujours aussi electro (pour le moins !) que les deux précédents albums, celui-ci propose néanmoins bien plus de nuances et ne se cantonne pas à une IDM réactualisée évoquant néanmoins les grandes heures de feu Rephlex ou Mille Plateaux,

voire une ambient certes de haute volée, mais parfois linéaire jusqu'à devenir soporifique (on se souvient du longuet « Cooking an Egg on an Iron » sur *Heroin in the Basement*, 2021). Non, *Rotten Lime* possède une acidité (ha !) bienvenue et éclabousse l'auditeur de ses éclats saillants, tout en le malmenant avec délice. Pour preuve, le bien



nommé et sublime « The Apex » de près de 9 min : les beats martèlent, les saillies hardtek lacèrent, enfoncent dans une vase collante, maintiennent la tête sous une couche visqueuse jusqu'à la délivrance aqueuse, où l'oxygène est distillé par strates que l'auditeur aura méritées après tant d'asphyxie. Le retour à la surface du

réel s'opère au son des basses lancinantes, cœurs battants, qui vont crescendo jusqu'à la transe salvatrice. Malgré son titre, *Rotten Lime* revigore les corps et convie à la danse.

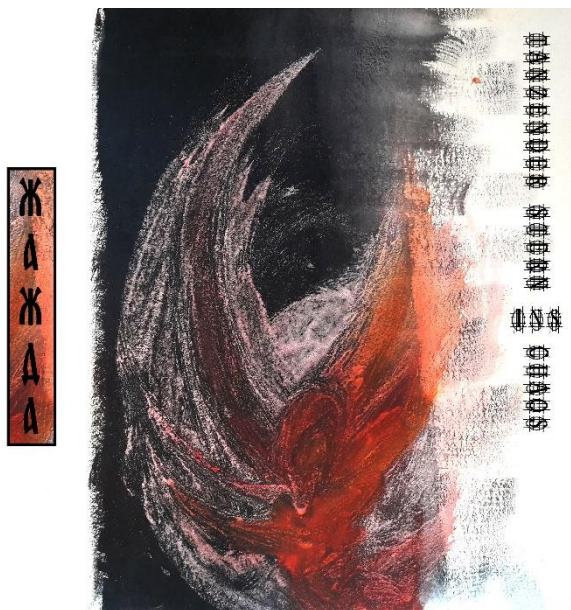
lonediver.rim

Жажда – *Tanzender Stern ins Chaos* (Auto-production)

Pan dark indus néo-classique

Objet polyglotte et polysémique, ce premier album de Жажда (à prononcer « Jajda » – « soif, désir » en russe) ne semble connaître pourtant qu'un seul langage : celui de la beauté et de la force du contraste. Fille d'une mère russe et d'un père flamand, K. van Houten a passé les sept premières années de sa vie en banlieue de Berlin avant que sa famille s'installe dans la capitale de la République indépendante de Mervvegorod en 1991. Si l'on ignore quel parcours a conduit K. à ne sortir *Tanzender Stern ins Chaos* (« Étoile dansant dans le chaos », en allemand) qu'à 37 ans, l'ambitus émotif et la puissance des compositions qui en découlent valaient l'attente. Dans ces huit pièces, tout respire la minutie autant que la spontanéité. Tour de force improbable, a priori paradoxal, qui nourrit le fond et la forme de cet album remarquable alternant dureté du rare iridium et pureté insaisissable de l'éther. La Russo-Flamande joue ainsi à l'envi avec de

multiples matériaux et instruments (seul autre crédit : Antti Haapapuro aux percussions, ex-Halo Manash et Hexvessel). On notera quelques loops distordues échappées de guitare (du même bois que celles de Fennesz), notamment sur « Я сам огонь » (« Je suis moi-même le feu »), morceau de drone électronique mutant qui explose en saillies indus flamboyantes quand K. scande comme une furie sur le point de s'arracher la peau : « *I don't want to be the one/ When everyone has gone* », hommage à peine déguisé au « I Don't Want to Be the One » de Coil. Plus loin, sur « Frashokereti » (en avestique : la défaite totale du principe du mal et de la transfiguration du monde), l'orgue avance d'abord à pas veloutés, puis devient plus solennel et grondant pour se télescoper à des rythmiques tribales échappées d'une chasse sauvage gagnant en ampleur et sur lequel van Houten psalmodie ses glossolalies (ce texte ne figure pas dans le livret). Pièce centrale enregistrée en partie dans l'atypique ossuaire de Mertvegorod (cathédrale décrite comme « macabre et transcendantal[e] » par le *National Geographic*), elle électrise en dessinant cette orgie inattendue aux accents d'abord funestes puis galvanisants qui renvoie la Anna von Hausswolff d'*All Thoughts Fly* (2020) au statut d'amatrice ès grandes orgues. L'interlude « Anthropomorbid » offre une pause faussement éthérée, constituée



de flux et reflux de field recordings métalliques et grinçants issus d'un outre-monde et d'un syncrétisme qui semblent obséder van Houten (les références philosophico-ésotériques sont légion, du titre de l'album, nietzschéen, aux textes et aux visuels). « Горящий в преисподней » (« Brûlant dans un monde souterrain ») clôt cette œuvre originale aux résonances pourtant familières dans un dark ambient post-metallisant parsemé de plans d'orgue presque épiques surlignés de riffs liquides réverbérés (ami du flanger et de l'e-bow, régale-toi). Sur ce final, les ombres prennent chair au gré de soupirs noyés et où van Houten lâche en allemand ce que l'on traduira par : « *Quand l'autre s'éloigne, alors qu'il*

contient à vos yeux toute la poésie de la vie ». Si Жажда crie son désir débordant de rassembler, alerter, déconstruire, reconstruire (entre autres) dans une forme de rage tantôt mélancolique et contemplative, tantôt ardente et déterminée, la soif qui l'habite se révèle contagieuse et terrassante. On n'en gardera que l'empreinte du feu. Incandescent.

zhazhda-sekta.rim

L'horlogerie à Mertvecgorod, 1 : Le *Svatoj* et les montres

Orville Thurstan

Orville Thurstan vit en Belgique. Il a commencé à écrire au début des années 2000, comme chroniqueur pour différents fanzines et webzines musicaux (*Side-Line*, *Connexion Bizarre*, etc.). Il a par la suite publié deux recueils de microfictions ainsi qu'une courte bande dessinée en collaboration avec le dessinateur Simon Lejeune.

Il est également actif en tant que membre du groupe de musique underground Be the Hammer.

Bibliographie :

« Obekna » (bande dessinée publiée dans le recueil *Delvok, le Techno-Templier*, en collaboration avec Simon Lejeune, autoédition, 2016)

Rémanences (La Matière Noire, 2014)

Fragments (La Matière Noire, 2013)

Acquérir et porter une montre à l'ère où chacun peut consulter l'heure atomique via son téléphone n'a rien d'un geste anodin. En particulier s'il s'agit d'une montre mécanique, plus coûteuse, moins précise et demandant un entretien plus minutieux qu'une montre à quartz ou autre smartwatch. Comme l'a dit l'auteur de science-fiction canadien William Gibson : « Mechanical watches are so brilliantly unnecessary. » Alors, pourquoi ? Symbole de statut, merveille de technologie ou jouet pour grands enfants ?

À Mertvecgorod comme ailleurs, l'horlogerie occupe un marché de niche. Cela dit, le pays

comptant quelques grosses fortunes, on trouvera toujours des personnalités désireuses d'investir dans des garde-temps rarissimes et hors de prix. Commençons donc par nous pencher sur la collection personnelle d'un énigmatique individu qui, après avoir été longtemps proche de la nomenklatura, est devenu l'ennemi le plus redoutable et le plus insaisissable du pouvoir en place : Nikolaï Petchkine, dit le *Svatoj*.

Des années quatre-vingt, époque où il commence son ascension, on ne dispose que de peu d'images de lui où ses montres sont visibles. Il a toutefois été photographié lors d'une réception, arborant son habituel look de vagabond de luxe, avec au poignet une [Tutima M2 Chronographe](#). Ce *Fliegerchronograph*, conçu en 1984 en Allemagne et destiné aux pilotes de l'armée de l'air, est une montre utilitaire, en titane (le plus léger des matériaux utilisés en horlogerie), aux dimensions imposantes : 46 millimètres de diamètre et 15,5 d'épaisseur. On l'imagine davantage au poignet d'un soldat en mission que lors de mondanités. Une preuve supplémentaire que le *Svatoj* ne se soucie guère des conventions.

À son retour sur le devant de la scène, en 2008, lorsqu'il commence à diffuser ses vidéos sur Rutube, on le voit régulièrement exhiber des montres de luxe assorties à son look de dandy. Sa

pièce la plus remarquable est sans doute une [Audemars Piguet Royal Oak Quantième Perpétuel](#), en céramique noire – bracelet compris –, matériau réputé pour sa grande résistance aux éraflures. Le quantième perpétuel consiste à indiquer la date, le jour de la semaine, le mois et la position de l'année dans le cycle des années bissextiles, afin de ne nécessiter aucune correction de la part de l'utilisateur lors du passage du dernier jour du mois au premier jour du mois suivant, y compris le 29 février. Introuvable neuf, ce modèle spécifique est coté à environ 187 000 € sur le marché de l'occasion. On ignore d'où provient l'exemplaire du *Svatoj* : d'aucuns prétendent qu'il s'agirait d'un cadeau de sa femme, Katrina, d'autres qu'elle aurait été dérobée par des membres du *Sit* lors d'un cambriolage.

Dans ses vidéos d'entraînement, entouré de sa garde rapprochée de moines-soldats, Nikolaï le *Svatoj*, bien que dans le plus simple appareil, porte au poignet une [Casio G-Shock Rangeman](#), à notre connaissance la seule montre à quartz – digitale de surcroît – de sa collection. Elle diffère toutefois des modèles traditionnels en ce sens que sa batterie se recharge à l'énergie solaire. Extrêmement résistante aux chocs et aux salissures, elle se destine particulièrement aux hommes d'action. Celle du *Svatoj* regorge de

fonctions diverses (boussole, altimètre, baromètre, thermomètre, etc.) qui peuvent certes sembler superflues pour un usage au quotidien, mais s'avéreront utiles en situation de survie. Bien que très légère (son boîtier et son bracelet sont en résine synthétique), c'est une montre massive (53,5 millimètres de diamètre et 18,2 d'épaisseur), réservée aux utilisateurs pourvus de larges poignets, ce qui n'est pas un problème pour le *Svatoj* compte-tenu de son physique d'athlète.

Enfin et surtout, notre homme se doit de posséder un garde-temps de fabrication locale ! Selon nos sources, le chef du *Sit* serait récemment entré en contact avec Kirill Kovalek, un maître horloger natif de Mertvecgorod formé dans les meilleures écoles suisses puis rentré au bercaïl pour y fonder sa propre maison horlogère indépendante, *K.K.- Proizvoditel Chasov* (« manufacturier horloger », en russe). Méconnu du grand public, mais considéré comme un génie par les initiés, Kovalek, tout comme son potentiel client, aime à s'entourer de mystère : sa présence en ligne se résume à un simple formulaire de contact sur une page web à son nom. Le caractère exclusif de ses créations compte pour beaucoup dans l'attrait qu'il exerce auprès de sa clientèle. Il s'agit en effet de pièces uniques, entièrement réalisées à la main, sur commandes de clients aux requêtes très spécifiques, au compte bancaire

bien garni et à la patience d'ange. Selon la complexité de la demande, la conception et la fabrication peuvent durer plusieurs années. Kovalek s'obstine à travailler seul, et n'accepte une commande que lorsqu'il juge « le défi techniquement intéressant ». Plusieurs oligarques de Mertvecgorod lui ont déjà témoigné de l'intérêt, mais on ignore à ce jour s'ils ont obtenu satisfaction.

Qui d'autre que le flamboyant *Svatoj* pour piquer la curiosité de l'horloger par une requête hors du commun, et devenir son prochain client ?

Un extrait de *Quelques histoires de corps*

Yoann Sarrat

Yoann Sarrat est un artiste et performeur né en 1989 utilisant la danse et l'écriture, auteur d'une thèse sur l'œuvre de Pierre Guyotat et d'un essai sur le compositeur de musique expérimentale Frédéric Acquaviva, à paraître aux éditions Al Dante en 2021. Il a travaillé avec des compositeurs, instrumentistes, tatoueurs et plasticiens et dans plusieurs compagnies en France.

Il a également fondé la Compagnie FREEING en 2016 avec Thieng Nguyen.

Yoann Sarrat a écrit des articles, textes et poèmes dans des fanzines, revues et ouvrages collectifs et a créé et dirige la revue *FREEING (Our Bodies)* consacrée aux littératures et arts corporels.

Chapitre 7 – l'alopecie créative de Mauge Cappat

Mauge Cappat, née le 7 octobre 2000 à Mertvecgorod, est une artiste performeuse, chorégraphe, danseuse, écrivaine et plasticienne connue pour son engagement, sa radicalité et ses transgressions scéniques.

Née d'un père sacrificateur en abattoir et d'une mère cantinière, Mauge Cappat décrit son enfance comme relativement stable, bien qu'assez pauvre. Elle passe ses premières années dans un petit appartement du *rajon* 13. Elle sort peu, ne fréquente pas les autres enfants et écoute beaucoup de musique (baroque, classique, contemporaine, rock) en compagnie de ses

parents. Elle passe ses journées à dessiner et peindre, deux passions transmises par sa mère qui l'encourage dès son plus jeune âge dans sa vocation artistique.

Elle souffre depuis la naissance d'une alopecie, qu'elle qualifiera de « pré-angoisse du monde à vivre »³, pathologie dont elle se « servira »⁴ plus tard dans son œuvre, son crâne chauve devenant à ses yeux un espace fétichisé et performatif.

Elle pratique la danse classique et le « танец загрязнения » (« la danse de la pollution », en français, avant-garde peu connue née à Mertvecgorod) dès l'âge de 5 ans, grâce à un chorégraphe et professeur rencontré dans son *kvartal*.

En 2013, à 13 ans, Mauge Cappat rencontre Josefik Dlabov, batteur et compositeur du groupe de musique expérimentale Анаколутес, originaire de la Métropole. Elle vit avec lui sa première expérience sexuelle et sentimentale. Après avoir découvert sa pratique chorégraphique, Dlabov décide de l'intégrer au groupe. Une amitié fraternelle la liera alors aux membres. Lors des concerts, elle performe nue, en enduisant son crâne de vaseline avant de le faire glisser sur le sol, dans plusieurs positions parfois

³ Mauge Cappat, *алопеция*, 2017, Autoédition, p. 4-5

⁴ *Ibid.*

très acrobatiques et souples. Ses prestations impressionnent et Cappat ne tarde pas à se faire remarquer dans le milieu *underground* de la ville.

Parallèlement, Cappat travaille en cantine ouvrière auprès de sa mère, principalement à la plonge.

Anacoluthes & alopécies

Dès 2017, elle développe des micro-performances récurrentes qu'elle considère comme des « rites d'initiation : dépôt de cendres de cigarettes sur la langue, coupure à la lame de rasoir du lobe de l'oreille gauche, rasage des sourcils, léchage quotidien du gros orteil gauche »⁵.

Elle découvre Dostoïevski, Maïakovski, le Futurisme russe mais aussi des auteurs sulfureux français : Georges Bataille, Jean Genet, Antonin Artaud, Pierre Guyotat. L'art brut foisonnant de la RIM, emplie de toiles et dessins torturés, de textes cryptiques et submergés, l'impressionne et lui semble porteur d'idées alternatives, neuves, sombres et prédicatrices.

En 2017, elle compose un premier recueil de poèmes, *алонеция*, qu'elle édite elle-même et vend lors des concerts du groupe Анаколутес. En 2021, Yoann Sarrat le traduira pour le compte

⁵ *Ibid.*, p. 12

des éditions FREEING [Books] sous le titre *Alopécie*.

En 2018, le décès de son père d'un cancer des poumons plonge Mauge Cappat dans un état dépressif qu'elle « exorcisera »⁶ par la création d'une brève pièce solo de танец загрязнения, « danse de la pollution », qu'elle intitule mystérieusement [*X -! X*]. Elle expliquera que le titre correspond à une sorte de micro-poème de signes représentant son père qui lui est « magnifiquement apparu dans un songe lumineux »⁷.

La pièce se constitue de cris et de mouvements violents des bras alternant avec des temps statiques où le corps semble « plongé en lui-même, à la recherche de lui-même »⁸.

À partir de 2019, elle décide de cesser toutes activités sexuelles autres qu'avec son propre corps. Suite à cette décision, Josefik Dlabov la quitte, mais ils restent proches. Elle lui demande de lui faire don de quelques cils, qu'elle colle à sa cuisse gauche et dont elle se fait tatouer les

⁶ Mauge Cappat, « Entretien avec Yoann Sarrat à l'occasion de la première représentation de la pièce à la Galerie спутник », 2018, in *СВОБОДА [Наши тела]* # 12, 2018

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

formes. Plus tard dans l'année, elle se fait tatouer l'intégralité de la jambe droite à l'encre noire.

Par ailleurs, Cappat publie activement articles, textes, entretiens et dessins dans des fanzines ou revues.

Elle édite elle-même un fanzine apériodique qui connaît 5 numéros, intitulé lui aussi *алонеция*. Elle y intègre ses propres collages, dessins, poèmes visuels, ainsi que des « extensions corporelles »⁹ (ongles, peaux mortes, cils, sourcils, salive). Des journalistes locaux, dont elle se sent proche, y publient des articles antipolitiques et pamphlétaires à propos de la pollution, du *femicid*, de la dégradation de l'existence quotidienne et de la violence. Elle reçoit à chaque parution de nombreuses lettres anonymes la menaçant de mort ou de viol, qu'elle intègre au numéro suivant. On peut aussi trouver dans *алонеция* quelques chroniques consacrées à la scène musicale alternative de Mertvegorod qu'elle connaît et fréquente assidûment.

Organes, bactéries, boue, amniotique & pinces à linge

2021 se révèle être une année particulièrement créative pour Mauge Cappat. Elle réalise une performance dans un marécage, explorant

⁹ Mauge Cappat, « редакция », in *алонеция* # 1, 2017

les possibilités liant la fange, l'eau polluée et la crasse de son corps, son crâne, en intégrant des mouvements issus des danses qu'elle pratique depuis l'enfance. Elle semble ne faire qu'une avec le sol abject ; ses gestes serrés primaux et primitifs rappellent ceux du fœtus. Elle lèche et avale la boue ou s'en enduit. Cette performance, *грязь* (« crasse ») a fait l'objet de plusieurs chroniques et reportages photographiques dans des revues, ce qui permet à Cappat d'accéder à une certaine notoriété. Elle profite de cet engouement pour publier un second recueil aux éditions освобождение книг, mêlant poèmes, photographies, dessins et entretiens, nommé *Орган и Оргия* (« Organe & Orgie »).

La même année, elle crée un spectacle éponyme qui vise selon elle à compléter plus radicalement ce recueil. Dans cette pièce, elle danse avec des organes illégalement prélevés, grâce à une action de ses amis du groupe Анаколуτες qui ont cambriolé un camion frigorifique appartenant à des trafiquants liés au crime organisé. Elle souhaite alors rendre hommage aux victimes de ces trafics.

Cette performance, particulièrement sulfureuse – elle lèche, frotte ou se caresse avec des reins, des cœurs et des foies – jouée uniquement dans des squats, lui attire un certain nombre d'ennuis. Elle reçoit bien sûr à nouveau beaucoup

de lettres de menace, qu'elle édite en les « saccageant »¹⁰ (c'est-à-dire en y intégrant des éléments visuels, comme dans ses poèmes précédents), et qu'elle accompagne d'une réponse virulente. Cette nouvelle œuvre, directement connectée à la précédente, a pour titre *Угроза и бактерии* (« Menace & Bactéries »).

Par la suite, elle performe *Muehl* (« déchet » en allemand, langue qu'elle connaît peu mais dont elle se souvient avoir entendu quelques bribes mystérieuses, dans l'enfance, de la bouche de sa mère), dans la rue et sur une scène improvisée constellée de déchets, afin de critiquer l'extrême pollution de la RIM. Elle danse en touchant les spectateurs et en vidant près d'eux les contenus de sacs poubelles. Elle réutilise des matières sordides ou des emballages souillés et emploie divers déchets liés à la féminité (notamment des tampons usagés).

En 2022, elle crée *Слюна и бактерии* (« Salive & Bactéries »). La pièce se divise en deux tableaux. Au cours du premier, elle bave le plus possible dans une bassine qu'elle a elle-même confectionnée. Au cours du second, elle y danse, pour retrouver, selon elle, des « sensations extrêmes de gestation, oubliées par l'esprit du

¹⁰ Mauge Cappat, *Угроза и бактерии*, 2021, освобождение книг, p. 4

nouveau-né mais possiblement pas par le corps » mais aussi pour « métaphoriser la maladie et la purulence rencontrées quotidiennement et depuis l'enfance dans les rues de la RIM », qui lui apparaît depuis toujours comme « un bain de bactéries¹¹ ».

Sa mère est retrouvée mystérieusement assassinée après la première représentation de la pièce, le visage lacéré de multiples coups de couteau, les poignets sectionnés.

Cet événement tragique plonge de nouveau Mauge Cappat dans un état de dépression qui l'entraîne vers l'asthénie extrême et l'anorexie. Elle tombe dans le coma à la fin de l'année 2022 et n'en sort que deux semaines plus tard, début 2023. Pendant sa convalescence, elle rédige un récit semi-autobiographique, *Amniotic* (premier titre anglais dans l'œuvre de Cappat). L'ouvrage, qu'imprègne fortement son deuil, reçoit un très bon accueil critique. L'artiste s'engage dès lors corps et âme, aidée par ses proches dans une enquête – actuellement inaboutie – visant à retrouver le ou les assassins de sa mère.

Elle a également lancé un appel à témoin, sous forme de texte codé inséré à la fin de son ouvrage, tentative qui ne s'est guère révélée fructueuse.

¹¹ Mauge Cappat, « Entretien avec Yoann Sarrat », in СВОБОДА [Наши тела] # 16, 2022

En mai 2023, « ressen[tant] le besoin de s'entourer d'amis artistes »¹², Mauge Cappat organise à Mertvecgorod le Свободный радикальный амниотический фестиваль (ou, en anglais, le « Free Radical Amniotic Festival »), où se mêlent performances, danse, concerts et expositions. Elle y crée, lors de l'ouverture, une pièce plus lumineuse que ses précédentes, calme et gracieuse, lancinante et vaporeuse, nommée *InAmniotic* en hommage à sa mère.

En 2024, la Tate Modern de Londres l'invite pour la première fois. Elle récite à cette occasion un « texte orgasmique » qui, selon elle, « enchevêtre des morphèmes permettant d'atteindre une jouissance individuelle transmutable en orgasme collectif¹³ ». Elle enregistre et amplifie en temps réel son récital, sample sa propre voix et ajoute des échos sur les « éros-morphèmes »¹⁴. Elle édite le livret de ce récital, *PORNAAME*, un texte intégrant des « pornèmes », c'est-à-dire des morphèmes qui, comme elle l'explique en introduction, sont choisis pour « leur consis-

¹² Mauge Cappat, *Amniotic*, 2023, освобождение книг, p. 67

¹³ Mauge Cappat, « Entretien avec Noah Tars » à l'occasion de la lecture, repris dans Mauge Cappat, *PORNAAME*, 2024, Annexes, освобождение книг, p. 46

¹⁴ *Ibid.*

tance, leur sonorité, leur prononciation, leur signifiant et signifié afin d'éveiller des sensations permettant la jouissance ou au moins l'éveil sensoriel »¹⁵.

Fin 2024, Mauge Cappat réalise sa dernière performance connue à ce jour, *щепотка* (« pincer », en russe). Elle se présente nue, des pinces à linge fixées sur l'ensemble de son corps, invitant le public à les retirer. À chaque pince enlevée, elle raconte une « histoire » (des contes pour enfants inspirés à la fois par le folklore de la RIM et par des anecdotes violentes et contemporaines), récite un poème expérimental ou développe de petites chorégraphies improvisées faites de gestes doux ou obscènes, de cris et de caresses. Elle réintègre des mouvements de танец загрязнения.

La première rétrospective de son travail devrait avoir lieu en 2025 à галерея мелководья (la galerie du Bas-fond), ouverte fin 2024 dans son *kvartal* natal. À cette occasion, une monographie consacrée à son travail, dirigée par Yoann Sarrat, sera publiée par les éditions FREEING [Books].

¹⁵ Mauge Cappat, *PORNAAME*, 2024, Introduction, освобождение книг, p. 4

Œuvres consultées pour la rédaction de ce chapitre

— Diverses performances scéniques avec le groupe наколутес, 2013-2017

— *алопеция*, 2017, recueil de poèmes, auto-édition

— *алопеция*, 2017-2020, fanzine, 5 numéros, autoédition

— *[X-! X]*, 2019, pièce chorégraphique en hommage à son père

— *грязь*, 2021, pièce chorégraphique

— *Орган и Оргия*, 2021, recueil de textes, photographies et poèmes, освобождение книг

— *Орган и Оргия*, 2021, pièce chorégraphique

— *Угроза и бактерии*, 2021, texte expérimental, освобождение книг

— *Muehl*, 2021, pièce chorégraphique

— *Слюна и бактерии*, 2022, pièce chorégraphique

— *Amniotic*, 2023, récit semi-autobiographique, освобождение книг

— *InAmniotic*, 2023, pièce chorégraphique en hommage à sa mère

— *PORNAAME*, 2024, texte pornographique expérimental, освобождение книг

— *Щепотка*, 2024, performance

— *Alopécie*, 2021, Traduction en français de Yoann Sarrat, FREEING [Books]

Le voyeur

Alexander Dickow

Alexander Dickow écrit en anglais et en français. De nationalité américaine, il enseigne la langue et la littérature française à Virginia Tech.

Bibliographie :

Le Premier Souper (La Volte, 2021)

Déblais (Louise Bottu, 2021), fragments sur l'art

Caramboles (Argol Éditions, 2008)

Site : www.alex dickow.net

L'homme emporta dans la brouette le cadavre de la pute, ramassé en boule comme un trognon de pomme au fond d'une latrine.

Oleg Shevchenko arracha le casque de son crâne et essuya la sueur de son front. Il était déçu. Manger les fantasmes de cette pute en fin de carrière l'avait laissé sur sa faim. La tête de cette vache était imbibée de princes charmants aux bras pleins de réconforts. De la pisse d'idéal. Sans doute le seul refuge possible pour un cerveau imprégné de traumatismes. Oleg préférait les âmes plus hardies, à l'esprit pétri d'ordures secrètes. Quand il pénétrait les couches profondes de certaines d'entre elles, il trouvait de la belle pourriture. Des lames nues fouillant des vagins de femmes enceintes, un cheval déchirant en deux un homme à force de l'enculer. De la merde et du sang. Il se souvenait d'un anachorète

dont les rêves les plus profonds auraient fait rendre gorge un maquereau des pires bas-fonds du *rayon* 10. Pas du tout masochistes comme on aurait pu le penser. Plutôt l'inverse. Cet homme-là voulait et aimait, sans le savoir et au plus profond de lui-même, faire mal aux autres.

Il rappela son homme.

— J'en veux un autre. Celle-ci ne valait rien. Je veux le meilleur.

— Ça va pas être facile. C'est tout ce qui restait, celle-là. Faudra patienter.

— Mets le paquet, que ça aille plus vite. Je veux le meilleur ; s'il faut kidnapper un diplomate, je m'en fous, mais je veux un profil de choix. Quelque rapace du *rayon* 6, peut-être. Non, peut-être pas ; il ne faut pas se fier aux apparences. Mais quelqu'un de pas ordinaire.

Il fallut trois jours pour que sa demande aboutisse, et il dut passer plusieurs coups de téléphone pour en assurer la livraison. Il eut son ami Bogdan au téléphone.

— Je comprends pas pourquoi tu préfères les fantasmes. Tu peux faire ce que tu veux au *Lilith Cirkus* pour les prix que tu paies. Tu peux massacrer les putes toi-même.

— Mais regarder des putes faire tout ce qu'on veut, ça ne permet pas de briser les masques ! Sais-tu ce que peut contenir de perversités la plus banale des rombières ? J'ai connu des gens qui

rêvaient de manger leurs enfants. À ce niveau-là de l'inconscient, il n'y a simplement plus de différence entre la répugnance et le désir. Ce qu'on veut, c'est ce dont on a horreur, et l'inverse.

— D'accord, je veux bien, mais pourquoi pas avoir ce genre de choses en vrai, si c'est ça qui te plaît ?

— Il n'y a pas de viol plus pur et plus entier que d'entrer par effraction dans l'esprit d'un autre, Bogdan. Être voyeur, c'est sympa, mais, ça, c'est incomparable.

Enfin, on lui apporta le butin, prometteur. Un garçon magnifique, aux cheveux noirs bouclés, aux épaules de nageur. Oleg prenait des hommes et des femmes, indifféremment ; le fantasme était universel. Il lut le rapport sur l'article, un Tchétchène, acrobate-contorsionniste d'une sorte de cirque qui tournait uniquement dans le *rajon* 13 : entrée réservée aux plus riches, freaks, performances louches souvent à caractère sexuel. Le garçon avait été enlevé enfant, planqué dans un bordel dès son jeune âge, avant de s'enfuir et de se joindre au cirque. Oleg, bien qu'habitant ce même *rajon*, n'avait jamais entendu parler de cette troupe, dont il allait bientôt découvrir les dessous les plus noirs, à travers les fantasmes de ce jeune homme.

Celui-ci dormait sous l'emprise d'un cocktail de drogues qui avaient pour but de libérer le flot

d'images mentales, de stimuler la libido et de maintenir une torpeur prolongée. Parfois Oleg ressentait un léger regret d'abîmer de telles beautés : l'extraction de fantasmes tuait ou réduisait le cerveau en compote, invariablement.

Il se déshabilla, et déshabilla le jeune homme. Puis il attacha sous son menton la lanière du casque. Le jeune homme, relié lui aussi à l'appareil, gisait près de lui sur une basse plateforme.

Oleg déclencha l'interrupteur.

Au début, il souriait, les yeux fermés ; il se branlait doucement au rythme de la machine. Il gémissait parfois, éprouvant les fantasmes de sa victime. Puis, tout doucement, sa grimace de plaisir s'est troublée. Bientôt il pleurnichait d'effroi ou de douleur aussi bien que de plaisir ; son état confus devint plus intense, plus agité. Il ne se branlait plus, mais sa bite turgescente tremblait encore.

Puis il poussa d'un coup un cri rauque et raidit dans son siège, les yeux exorbités.

— C'était pas beau à voir, raconta l'homme de main d'Oleg Shevchenko, avalant une vodka cul-sec.

— Explique, alors, fais pas le con.

— Ben le patron, il avait les jambes et le ventre couverts de son propre foutre, d'abord, et il bavait, il écumait aux lèvres, quoi. Il s'était déchiré la peau des cuisses avec ses ongles, le sang se mêlait au sperme.

— Aïe. Ton patron est mort, du coup ?

— Non, mais dans le coma. Paraît qu'il n'en sortira plus. Ça arrive souvent à ceux qu'on branche sur la machine, mais cette fois c'était le patron qui en a pâti.

— Et lui, le garçon, il en est mort ?

— Non, mal en point mais pas mort, ni même réduit en légume comme le patron. Mais ça foutait la trouille. On aurait franchement dit qu'il était content, le gars. Souriait aux anges, avec une grosse fièvre et tout. N'a pas ouvert l'œil, cependant.

— Vous avez fait quoi de lui ?

— On l'a buté ou laissé partir, je sais pas. Pas moi qui m'en suis occupé. C'est juste ça : un type dont les fantasmes peuvent réduire en bouillie la cervelle de quelqu'un, faut pas laisser ça courir les rues.

— On se demande bien ce qu'il a vu au fond de ce type.

— J'essaie de pas me le demander, justement. Le mec est contorsionniste, rappelle-toi.

— Alors t'es sans emploi ?

— C'est le plus bizarre. On m'a proposé un
boulot pas vingt-quatre heures plus tard.

— Qui ça ?

— Bogdan Nikolic, le pote du patron.

Une rencontre

Lyna Beretski

Née en 1990, Lyna Beretski alias Luna Baruta vit actuellement à Saint Étienne. Ses textes, centrés sur les corps, la sexualité ou la pulsion de mort, sont publiés dans de nombreuses revues. Elle édite depuis 2016 le fanzine *Violences*, qui compte à ce jour onze numéros et rassemble des dizaines d'artistes de tous horizons. Elle a coédité avec Christophe Siébert l'anthologie *GoreZine*, questionnant le trash et la notion de gore et fait activement partie du collectif Dans la bouche d'une fille, qui aborde le sexisme ordinaire et le conditionnement de genre. Elle se produit souvent sur scène, accompagnant ses lectures ou d'autres artistes de musique expérimentale et parfois de vidéo.

Bibliographie :

Dans la bouche d'une fille (Albin Michel, 2021)

Dimension Violences (Rivière blanche 2018)

Bazoocam (Les Crocs électriques, 2017)

Et dans les revues *Le Bateau*, *Banzaï*, *Amer*, *Gonzine*, *Jambon Klaxon*, *Squeeze*, etc.

Site : www.berettaviolences.wordpress.com

Note de l'autrice : un grand merci à Ernest Thomas d'avoir accepté que je le mette en scène dans ce texte, d'autant qu'il est bien plus aimable dans la vraie vie.

Cette maison d'édition n'éditait pas que des livres sur la tauromachie mais mon père, en tant que grand amateur, l'avait connue par ce biais et c'est ainsi que, croisant fréquemment l'éditrice au cours de férias, il fut invité au vingtième anniversaire de la maison. Il insista tant pour que je vienne que je finis par céder.

L'espace prévu pour la fête était un grand pré à côté de la villa de l'éditrice. Sous un soleil

brûlant, des grappes d'auteurs se tapaient dans le dos en trinquant au Pastis, riant aux éclats au souvenir d'anecdotes communes. Mon père traînait avec les aficionados, qui se remémoraient eux aussi telle grande corrida, tel fameux taureau. Tout le monde était gai et avait l'air de se connaître. Moi je n'avais jamais aimé ni l'alcool ni les taureaux, Sébastien venait de me quitter, je voulais crever et n'osais parler à personne.

Après avoir mangé un fameux cochon, j'ai fait semblant de traîner à l'intérieur du hangar tenant lieu de cantine – maintenant que j'avais mangé, qu'allais-je bien pouvoir faire ? Je n'oserais jamais sortir mon carnet pour dessiner. Vers l'entrée se trouvait une table où reposait un « buffet » de livres en libre-service ; c'est ainsi que je suis tombée sur *Feminicid*.

La chaleur me filait la nausée. La sueur dégoulinait entre mes seins, sur mon bide, je respirais à contrecœur mon odeur lourde et écœurante et la tête me tournait de toutes les voix qui éclataient autour. Cris d'enthousiasme, rires généreux : je leur en voulais d'être aussi heureux, aussi sociables. Je me suis accroupie derrière une table, le bouquin dans les mains. Avec un peu de chance on me décréterait ivre et m'oublierait totalement.

J'ai feuilleté les premières pages de *Feminicid* sans y penser, obsédée par le souvenir de

Sébastien, ses ongles courts, ses lèvres charnues, sa paume tout en relief qu'il aimait plaquer contre mon sexe n'importe où, n'importe quand. Le livre, un manuscrit de Timur Maximovitch Domachev publié pour la première fois non clandestinement, relatait une enquête portant sur les féminicides de Mertvecgorod. J'avais lu quelques mois plus tôt des articles à propos de cette ville-poubelle, lointaine et emblématique de ce monde pourrissant. Sébastien avait un jour proposé qu'on aille y réaliser un reportage photo ; j'avais refusé. Je refusais tout le temps tout et il était parti.

Dans le livre, Domachev décrit une mystérieuse maladie que contractent des personnes sans lien avec les femmes assassinées, mais qui ressentent leur douleur, entendent parfois leurs voix, un étrange virus de compassion. Quelques mètres plus loin, un grand type bedonnant, poète à ce que j'avais compris, est tombé de sa chaise, complètement beurré. Ce bruit, couplé à ce que je venais de lire au sujet du virus, m'a évidemment rappelé Maria.

D'inexplicables cauchemars marquèrent mon enfance. Ils m'ont déclenché une peur morbide du sommeil – je ne vis *Les Griffes de la nuit* que bien plus tard et ce film me procura un bien fou. Pas de Freddy dans mes rêves, mais des ombres terrifiantes dont je ne parvenais à me souvenir,

évidemment impossibles à décrire. Ma mère partie de la maison à mes deux ans, mon père, qui m'élevait seul, me forçait à boire des breuvages à base d'aubépine, valériane, mélisse et passiflore. Je n'osais lui rétorquer que ses pauvres plantes ne pourraient rien contre mes démons. Passionné d'astrologie, il expliquait mes troubles par la position des planètes et prédisait quand j'ai eu six ans un changement d'énergies trois ans plus tard – une éternité. C'est ainsi que très tôt je pris des anxiolytiques. Je passais des heures shootée, heureuse, à dessiner sur un carnet que m'avait offert la voisine de palier. J'attendais mes neuf ans. Entre temps, Cristina, ma grand-mère maternelle, avait repris contact avec moi. Elle m'envoyait des fleurs séchées, je lui envoyais des dessins. J'adorais peindre des baleines. Elle m'invita à passer les vacances chez elle et bien qu'il n'en fût pas heureux, mon père accepta.

Cristina habitait La Celle-sur-Morin, en Seine-et-Marne, je n'avais jamais mis les pieds là-bas. Elle dormait dans une cabane plutôt douillette plantée sur un immense terrain au bord de l'eau, où les oies venaient chaque soir réclamer du pain dans un bruit dingue. Elle avait invité de la famille pour mon anniversaire, son frère, mes deux oncles et ma tante, que je n'avais pas revus depuis mes deux ans et dont je ne gardais aucun souvenir. Chacun m'apporta des

cadeaux, le repas se déroula dans une ambiance joyeuse autour du grand feu que Cristina avait allumé, ils chantaient, nos yeux brillaient. Cette nuit, on dormirait à la belle étoile. Mais tandis que mes yeux se fermaient, rassasiée de bonheur et de poisson, j'entendis d'horribles hurlements. Je tentai de me redresser, en vain, comprenant que je dormais ; mais ce n'étaient pas les ombres habituelles qui venaient m'habiter. Ici je distinguais clairement la scène et ce que je vis m'effraya plus que ce que je n'avais jamais rêvé.

— Vous en pensez quoi ?

Mes yeux se sont relevés sur un type pas maigre, pas gros, au visage rougi par le soleil, ce genre d'écarlate qui raconte qu'il ne devait pas beaucoup sortir.

— De ?

— De cette enquête. Je suis Ernest Thomas. C'est moi qui ai traduit *Feminicid*.

— Vous parlez russe depuis longtemps ?

— Pourquoi, vous pratiquez ?

— Ma grand-mère maternelle était polonaise mais elle m'a appris quelques mots de russe. C'est intéressant, ce blagocestie.

Le lendemain de mon anniversaire, je m'étais réveillée nue, le corps couvert de dessins, Cristina penchée sur moi, le visage comme raturé de traits de crayons, ses rides se forant à vue d'œil. Tremblante et incapable de rester debout,

elle s'effondra en pleurant à chaudes larmes, tout en m'auscultant. Je n'osais pas bouger. Persistait la gêne de dévoiler mon corps nu en plein jour, mais surtout le sentiment d'avoir commis quelque chose d'affreux. À mi-voix elle appela son frère Alfons, qui nous rejoignit en sifflotant et blêmit en découvrant mon corps barbouillé. Ils se regardèrent les yeux dans les yeux sans cesser de sangloter, les fermant juste pour se débarrasser des larmes.

Le brouhaha dans la grange s'était calmé et Ernest Thomas m'a fait sursauter :

— C'est vraiment pas clair ce qu'il se passe là-bas.

— Vous y êtes déjà allé ?

— Non. Cette ville m'attire autant qu'elle me dégoûte. Je ne pense pas qu'on puisse en sortir indemne.

— Je sais pas de quoi on sort indemne.

— Finissez de lire l'enquête, on verra si vous tenez le même discours. Mertvecgorod est pourri. Rien à voir avec la tiède décadence bien française.

— Pas la peine d'être agressif.

— Vous êtes plutôt sensible.

Le traducteur a fait craquer ses doigts et j'ai remarqué ses paumes gonflées, pendant quelques secondes je les ai imaginées presser ma chatte. Il a continué sur un ton plus doux :

— Vous savez, Xavier Dupont de Ligonnières ?
Moi c'est son fils, le petit Arthur, que j'ai
entendu.

— Comment ça ?

— Me décrire sa mort.

— Vous l'avez entendu ?

— Je travaillais sur mon roman – je ne suis pas
seulement traducteur. J'ai eu comme un trou noir
et je l'ai entendu supplier.

— Comment vous avez su que c'était lui ?

— Il me l'a dit.

— Vous étiez au courant de l'affaire, non ?

— Ni plus ni moins que tout le monde.

Son regard s'est évadé comme s'il avait une
absence. J'avais soif.

Cristina et Alfons avaient pleuré peut-être des
heures. Je me sentais vidée, épuisée. Je finis par
me redresser pour enfin poser mes yeux sur ma
peau habillée d'encre. Le corps squelettique et
monstrueux d'une femme, décliné en dizaines de
postures, s'étendait sur mon épiderme comme
une fresque cauchemardesque. Ma grand-mère et
mon grand-oncle répétaient ce prénom, Maria,
presque sans pause, une litanie angoissante qui
me serrait la gorge. Sur mon bras, Maria à terre,
se tenant le ventre, une grimace atroce sur la face.
Plus haut, Maria courbée, ses os pointus
semblant craquer sa peau. Sur ma cuisse, un gros
plan de son visage, ses traits de morte-vivante

derrière des barbelés. Mais c'est ce que je vis sur mon tibia qui me hérissa tout à fait : Maria, allongée par terre, morte, gelée à cause du froid. Cristina et Alfons, aussi squelettiques que Maria, étaient assis sur elle.

— Et alors vous y croyez ? me demanda Ernest, qui semblait être revenu à lui.

— À quoi ?

— Au blagocestie.

— Je pense, oui.

— Vous avez pas envie d'en savoir plus ? De lire ça là dans votre coin, ça vous donne pas l'idée de vous lever et faire quelque chose ?

J'ai repensé à Cristina qui m'a raconté avoir été hantée toute sa vie par ce souvenir d'être tombée d'épuisement et de faim sur sa propre amie morte. Elle répétait que les vivants n'avaient pas à savoir, que c'était la propriété des morts de se rappeler ces choses-là.

— Qu'on sache que ça existe, ça change déjà pas mal de choses, non ?

Il a haussé les épaules. Il avait raison. Cet épisode m'avait irrémédiablement changée. Pendant des années, Maria était ponctuellement revenue dans mes cauchemars et, même si plus jamais je ne la dessinais en dormant, je me réveillais terrifiée et dégoulinant de sueur, dévorée par ces images où je la voyais me hurler des paroles dont je ne saisisais pas le sens.

Depuis un an elle n'était plus venue et je ne pouvais m'empêcher d'être inquiète. Je lui devais quelque chose, parce que j'étais la petite-fille de Cristina, mais aussi parce qu'elle s'était adressée à moi et que je ne voulais pas l'écouter, trop effrayée. Je me devais de relayer ses paroles et le meilleur moyen d'éclaircir cette histoire était de partir rencontrer les personnes qui avaient elles aussi vécu le blagocestie. Je me suis redressée :

— Le délai est long pour le visa ?

Ernest Thomas a souri puis s'est encore frotté les paumes. Le souvenir de Sébastien s'effaçait peu à peu ; je me sentais plus légère.

Bienvenue à Mertvecgorod

Christophe Siébert

Né en 1974, poète, écrivain et performeur, Christophe Siébert vit à Clermont-Ferrand. Il est publié depuis 2007. Ses livres, influencés par le roman noir, la science-fiction et l'horreur, donnent une voix aux gens qui vont mal, quels qu'ils soient, et communiquent au lecteur, au moyen d'une écriture sèche, des émotions fortes.

À partir de 2020, il s'engage dans l'écriture d'un vaste cycle de science-fiction noire, les Chroniques de Mertvecgorod, dont le personnage principal est la ville fictive de Mertvecgorod, capitale d'un minuscule État post-soviétique coincé entre la Russie et l'Ukraine.

Bibliographie partielle :

Femicid (Au diable vauvert, 2021)

Images de la fin du monde (Au diable vauvert, 2020)

Métaphysique de la viande (Au diable vauvert, prix Sade 2019)

Sites :

www.facebook.com/christophe.siebert.auteur

<https://mertvecgorod.home.blog/>

Je me tire et je vous emmerde. J'ai cessé de mater du porno, de jouer à Tetris, à la Dame de Pique et à Worms, de traîner sur Facebook du matin au soir et il me reste quoi ? Le monde réel et les livres. Mais les bons bouquins ne sont pas assez nombreux et de toute façon vous les occupez aussi, comme si tout envahir dehors ne suffisait pas.

J'ai cru un moment que seuls les Français me brisaient les couilles avec leur manière unique au monde de se comporter en réacs racistes homophobes de gauche, progressistes multiculturalistes et pacifistes convaincus que la

guerre est nécessaire chez les autres. Mais non. Je vous ai vus à Bruxelles, Liège, Lisbonne, Madrid, Genève, Berlin, partout.

Comment quitter ce monde autrement que les pieds devant ?

Il faut inverser le problème. C'est pas moi qui dois me jeter hors de la réalité, mais la réalité que je dois jeter hors de moi. Un exorcisme.

Je me tire à Mertvegorod, capitale fictive d'un pays qui n'existe pas. Comme j'aime le bus, c'est en bus que j'y vais.

Je quitte Paris, gare routière de Galliéni, le 22 mars à dix-neuf heures trente-cinq. J'arrive à Berlin, station Zentral Omnibusbahnhof, le lendemain à huit heures. Trois heures plus tard je grimpe dans un Eurolines qui me laisse à Kiev, arrêt Avtostanciya, le 24 mars à quinze heures trente. À dix-sept heures j'embarque dans un SV-Trans Plus TK à destination de Marioupol, Ukraine. Il m'y dépose le matin suivant à sept heures quarante-cinq. J'apprends que l'unique bus quotidien assurant la liaison avec Mertvegorod part à minuit. Je profite de mon attente pour visiter la ville, dernière du monde réel où je mettrai les pieds.

Sur ces dernières soixante-douze heures, j'en ai passé cinquante-six dans des bus, dont moins d'une dizaine consacrées à dormir. Je me sens fantomatique.

Marioupol est une grande cité portuaire et industrielle, battue par les vents, rongée par l'humidité et marquée par les affrontements de 2014-2015. Dans certaines rues les impacts de balles grèlent les façades sur plusieurs dizaines de mètres. Beaucoup de vitrines sont remplacées par des barricades. Des immeubles entiers ont disparu dans les bombardements, laissant à la place des trous emplis de décombres et de boue glacée masqués par des palissades couvertes de tags. Dans les larges avenues où je me promène, hagard, l'air est blanc et coupant et l'ambiance à la fois calme et tendue semble anesthésier tout le monde. Les gens agissent avec prudence, comme si tout pouvait péter à nouveau. Les commerçants, les passants, les sans-abri et même les flics et les soldats donnent l'impression de marcher sur des œufs. Pour une ville de plus de quatre cent mille habitants il règne un calme anormal, un silence étouffant que mettent en relief les rares véhicules en circulation.

Les affrontements se sont interrompus depuis les accords de Minsk II, mais l'activité sidérurgique et portuaire quasi à l'arrêt et la forte présence militaire, mélange de troupes régulières et de miliciens néo-nazis appartenant régiment Azov, rappellent la fragilité du cessez-le-feu. La violence donne l'impression de pouvoir recommencer n'importe quand.

Le long du port immense et dépeuplé j'erre comme un somnambule en observant les cargos épars et les grues manœuvrant au ralenti. Il flotte une puissante odeur de sel, d'huile de moteur et d'essence. Le froid pique la peau. Les dockers ont des visages rouges, épais, marqués par les intempéries et la guerre. Je pense aux Américains blanc et rose, dodus comme des gros enfants, et aux personnes comme moi, qui vivent dans un climat tempéré, travaillent au chaud et ne risquent ni balle perdue ni mauvais coup en quittant leur domicile. Les gens d'ici paraissent dix ans de plus que leur âge réel, leurs mains sont rêches et puissantes, les miennes sont lisses et douces et à quarante-cinq ans je semble en avoir trente-cinq.

Je retourne à la gare routière. Les autres voyageurs sont russes, grecs ou turcs. Tout le monde s'emmerde ferme. Le chauffage ne marche pas. Le courant subit des baisses de tension conférant au gigantesque hall, qui résonne de voix s'exprimant dans des langues que je ne comprends pas, l'aspect d'une cathédrale à l'agonie. Je bois du café et bouffe des sandwiches pas chers et savoureux qui débordent de viande grasse et de sauce pimentée. L'épuisement transforme le décor et la situation en rêve bizarre, charge d'étrangeté chaque détail.

À minuit nous embarquons. Nous sommes le

26 mars depuis quelques secondes mais je me sens hors du temps. Nous stoppons à la frontière de la République Indépendante de Mertvecgorod une heure plus tard. Contrôle des passeports, fouille des bagages, les formalités s'éternisent. Nous attendons sans rien dire à côté de l'autocar au moteur coupé, sous une espèce de neige fondue dégueulasse et pénétrante qui déprime aussi bien les passagers, le chauffeur et les douaniers. Le manque de repos et le décalage spatio-temporel me plongent dans un état spectral.

Lorsque nous passons enfin de l'autre côté du miroir je suis debout depuis quatre-vingt-huit heures et ni le sommeil ni la veille n'existent encore, sans que je puisse nommer ce qui les remplace et m'enveloppe comme une couche de poussière. La fin du voyage se déroule un court moment à travers une campagne déserte et balayée par une bruine glacée. Pas un village, pas une ferme. Les neuf dixièmes de la population vivent à la capitale, qui est aussi l'unique métropole. Mertvecgorod est presque collée à la frontière. La RIM est de toute façon un pays minuscule, une enclave d'une centaine de kilomètres de long sur une trentaine de large coincée entre la Russie et l'Ukraine. Nourriture et matières premières proviennent principalement de Chine et de Russie, Chine pour les produits haut de gamme, Russie pour la merde

bon marché.

Sitôt que nous pénétrons dans la ville la puanteur traverse les parois du véhicule et me saisit à la gorge. Mélange de produits chimiques, de tout-à-l'égout, de décharge publique, de plastique cramé et de trucs indéfinissables. Des passagers enfilent un masque anti-pollution et ressemblent soudain à des touristes japonais ou à des monstres. J'ai lu quelque part que le taux de cancer était ici deux fois plus important que la moyenne mondiale, mais je ne me souviens plus du chiffre. Nous arrivons à quatre heures du matin. En descendant du bus c'est comme si je quittais le cercle magique – ou au contraire que j'y pénétrais.

Je sors de la gare routière et aperçois sous la lumière insuffisante d'un lampadaire un obèse d'une cinquantaine d'années occupé à vendre des tee-shirts disposés sur une bâche en plastique noir piquetée de moisissure. Pour lutter contre l'ennui et le froid il tète le goulot d'une bouteille de vodka et fume des cigarillos dont les mégots s'entassent à ses pieds. À la différence de ses centaines de collègues sévissant en occident, les héros qu'il fourgue à la sauvette ne sont pas Bob Marley, Che Guevara ni Kurt Cobain, mais des gens dont pour la plupart j'ignore tout. Je reconnais cependant Poutine, Limonov et surtout Raskolnikov, décliné en plusieurs

versions, notamment la célèbre photo de Georgy Taratorkin, l'acteur qui l'incarne dans le film de 1970, visage figé, hache à la main, regard délavé d'une tristesse infinie. Au moment où je l'achète j'en découvre un autre, presque hors du cercle de lumière pisseuse qui nous isole du reste du parvis, à l'effigie de la créature de Frankenstein, avec en légende une citation du roman écrite en russe et qui se traduit ainsi : « Les hommes haïssent les malheureux ». Cette phrase deviendra l'épigraphie de tous les livres que j'écrirai et qui raconteront ce qui se passe à Mertvecgorod.

Je m'éloigne en direction du nord-est. J'ai envie de voir la Zona. Là-bas s'étendent sur des kilomètres les décharges géantes et les usines de traitement des déchets. Leur pestilence et leur vacarme, transportés jusqu'à moi par le vent chargé de bruine qui en atténue et en amplifie tour à tour l'écho, me semblent irréels, comme provenant d'une maison hantée. Je marche lentement dans le froid qui m'assaille de tous côtés. Contre mon dos, enfermé dans son sac sur lequel crépite la pluie qui s'intensifie, je sens ballotter mon ordinateur.

Capitale de la douleur

Florent Sorin

Florent Sorin anime *Bouquin Bouquine*, l'émission des livres et de ceux qui les dévorent, sur Graffiti Urban Radio. Lecteur assidu et passionné, poète enténébré et écrivillon du dimanche, il affectionne particulièrement les lectures de l'imaginaire.

Dans son #LaboratoireSonore, il coupe, assemble, chuchote et crie pour donner formes et reliefs à des extraits de livres dont il théâtralise la lecture. Musique, effets spéciaux, ambiance sonore, extraits, lectures, il a pour objectif de donner envie de lire, de plonger en immersion l'auditoire pour rendre abordable les plaisirs de la lecture.

Sites :

www.urban-radio.com/content/bouquin-bouquine

www.facebook.com/bouquin.bouquine



Cliquez ici pour écouter son podcast :

<https://mertvecgorod.home.blog/2021/09/01/florent-sorin-capitale-de-la-douleur/>

Radio-Mertvecgorod

David Ward / Les yeux clos

David Ward réalise des podcasts et écrit des trucs.

Sites :

<https://anchor.fm/les-yeux-clos-podcast>

<https://federalhillcemetery.wordpress.com/>

<https://podcast.ausha.co/podcut-fictions/quelque-chose-ep-1-fin-de-race>



Cliquez ici pour écouter le générique de fin de *Fenzin* et débusquer tous les samples :

<https://mertvecgorod.home.blog/2021/09/02/les-yeux-clos-radio-mertvecgorod/>

Un immense merci à tous les contributeurs de ce fanzine, et à tous ceux, qu'ils soient éditeurs, auteurs, critiques, blogueurs, organisateurs de salons, de festivals ou de dates, et lecteurs, bien sûr, qui font vivre cet univers.

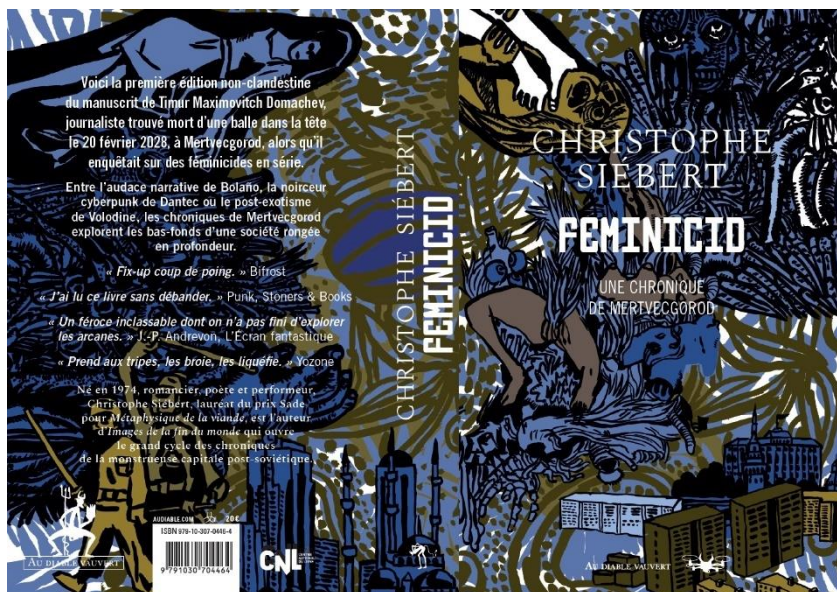
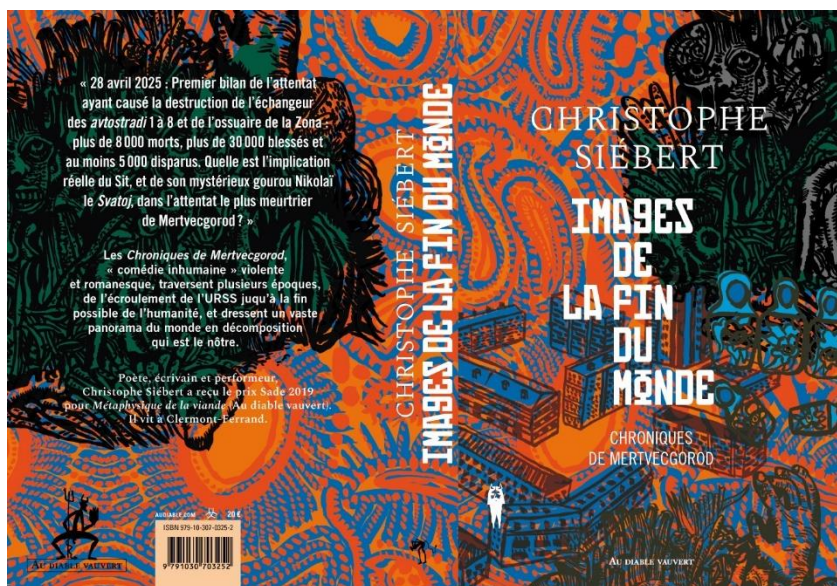
Sans vous tous, je me sentirais bien seul à l'arpenter !

Un remerciement spécial aux deux correctrices de choc, aussi volontaires que bénévoles, Catherine Fagnot et Marianne Thibault – selon la formule consacrée, les fautes que vous ne voyez pas, c'est grâce à elles, et celles qui restent, c'est à cause de moi !

Pour poursuivre l'exploration de cet univers, vous pouvez visiter le site consacré aux chroniques de Mertvecgorod :

<https://mertvecgorod.home.blog/>

Vous pouvez également vous procurer *Images de la fin du monde* et *Feminicid*, tous deux disponibles en librairie – c'est pour accompagner la sortie de *Feminicid* que j'ai voulu faire ce zine, sans soupçonner l'ampleur et la richesse qu'il allait prendre.



Bonus :

Le début de *Feminicid*

1. Masques

« En vérité je vous le dis, contaminez-vous les uns les autres. Ils veulent nous empêcher de répandre le virus de la bonté. Ils veulent nous empêcher de libérer l'amour et l'empathie sur le monde. Pour étouffer notre compassion, ils envoient la *Milicia*. Pour faire taire les sanglots des victimes du *feminicid* qui s'adressent à nous, ils dispersent nos *rekviemi* à coups de matraque. Afin de nous empêcher de prier pour les âmes en peine des femmes mortes, ils utilisent des drones de combat. Lors de notre dernière réunion, ils ont ouvert le feu.

Pour nous punir de pleurer les mortes dont ils sont responsables, que font-ils ? Ils nous tuent. Pour empêcher les mortes de nous parler et de dénoncer leurs bourreaux, que font-ils ? Ils nous tuent. Pour nous empêcher de délivrer dans le monde des vivants

le cadeau que les mortes nous ont fait, le cadeau de la bonté, que font-ils? Ils nous tuent. Pour nous empêcher de répandre l'empathie comme un virus, comme une divine maladie qui se transmettrait par la douceur d'un baiser, la chaleur d'une caresse, le souffle d'une parole, le feu d'un regard, que font-ils? Ils nous tuent.

Vendredi dernier à cinq heures trente du matin, lors du *rekviem* honorant sur les lieux même de son calvaire la mémoire de Léonilla Cyrillovna Golovine, retrouvée morte, violée et mutilée vingt-quatre heures plus tôt dans le terrain vague s'étendant entre le *prospekt* 1551 et le ring, qu'ont-ils fait? Ils nous ont tués. Vendredi dernier, alors que nous nous retrouvions pour pleurer la mort de Léonilla Cyrillovna Golovine, habités par ses dernières pensées, qu'elle avait envoyées, depuis le monde des morts, à deux d'entre nous, qu'ont-ils fait? Ils ont téléguidé un drone de sécurité de la société *Berkut* qui a ouvert le feu et massacré vingt-sept des nôtres. Vingt-sept innocents réunis pour pleurer, prier et chanter en l'honneur d'une innocente morte avec plus d'un millier d'autres, juste parce qu'elle est une femme. Vingt-sept innocents venus en toute humilité offrir leur compassion à une âme en peine, sœur de plus d'un millier d'autres âmes en peine, tués par un État à ce point inhumain qu'il emploie des robots pilotés à distance pour assassiner ceux qui en contestent légitimement la tyrannie.

Mes chers amis, bien peu d'entre nous portent en eux le virus de l'empathie. Nous ignorons pour quelle raison les victimes du *feminicid* le transmettent à certains et non à d'autres. Et nous ne savons même pas s'il est réellement contagieux. Qu'avons-nous à perdre en essayant? Que ce virus de l'empathie se diffuse par la sueur, les larmes, la salive, le sang, le sperme ou l'âme, je vous en conjure: si cette grâce vous a touché, partagez-la. Par tous les moyens, transmettez le virus *blagocestie*, transmettez la pitié comme une maladie contagieuse. En vérité je vous le dis, contaminez-vous les uns les autres. »

(Discours prononcé par Nikolaï le *Svatoj* en direct sur sa chaîne Rutube le lundi 23 mars 2020 et suivi par 350 000 personnes.)

Ce supposé virus, frappant ceux à qui s'étaient adressées les victimes du *feminicid*, développant leur empathie et leur bonté, la plupart en parlaient sans en questionner la réalité. Seuls quelques journalistes, minoritaires, le considéraient comme une fable élaborée par des hurluberlus en mal de publicité et le tournaient en ridicule. À part eux, tout le monde semblait se foutre que cette histoire soit vraie ou pas. La question n'était pas là.

Récits de fantômes, légende urbaine. L'âme slave se régale de ce genre de choses, les habitants de Mertvegorod n'y échappent pas; le surnaturel et la métaphysique – n'ayons pas peur des mots – se sont invités de manière inédite dans le champ de

la contestation politique. Ceux qui agissaient en tenant pour vrai ce miracle n'en produisaient aucune preuve, comme si l'essentiel, loin de se trouver dans l'authenticité de cet événement littéralement extraordinaire – les mortes parlent à certains vivants et modifient leur âme –, résidait dans son utilisation stratégique.

Quand je me suis lancé dans cette enquête, je n'en soupçonnais pas les ramifications. Au moment où j'écris ces phrases, j'ignore combien de temps encore me sépare de sa conclusion, même si elle m'a déjà mené beaucoup plus loin que je ne l'aurais cru. Des origines de la RIM jusqu'au cosmos, rien que ça, avec en guise de point de départ cette simple question : ce virus existe-t-il ou n'est-il qu'une fable sans fondement ? Ces gens qui se prétendent contactés et transformés disent-ils la vérité ou bien sont-ils des menteurs, des fous, des esprits manipulés ?

Question vite supplantée par une autre : pourquoi le *femicid* n'a-t-il jamais fait jusqu'à présent l'objet d'une véritable investigation ?

En 2021, grâce à la ténacité de mon amie Lily G., protagoniste importante de ce livre, j'ai abandonné la presse de caniveau pour me lancer dans ce que je pensais être du vrai journalisme. J'ai réécouté le discours de Nikolaï le *Svatoj*, reproduit quelques lignes plus haut, et me suis intéressé à ce virus et au *femicid*, accumulant en seulement quelques semaines plus de données que la police n'en avait

recueillies en un quart de siècle. En présentant des chiffres et des faits irréfutables, des éléments de preuve, des pistes à suivre, j'espérais qu'un organisme indépendant – éventuellement étranger à la RIM – entame enfin une enquête rigoureuse et élucide le plus important massacre civil qu'a connu ce pays, sans doute aussi l'un des plus tragiques de l'histoire récente, tous territoires confondus.

Plus de 2 500 victimes en près de vingt-cinq ans. Sans compter toutes celles qui, ayant échappé à notre vigilance, ne figurent pas dans ce macabre décompte.

Pourtant, mon article n'a déclenché aucune nouvelle enquête. Aucun suspect n'a été accusé, aucun coupable condamné, pourquoi? Pour une raison simple: il n'a jamais été publié. Il a été censuré, comme tout ce qui, jusqu'à présent, a été écrit d'un peu sérieux ou argumenté à propos de ce crime, qui est aussi un scandale politique et une affaire d'État¹...

Vous objecterez que des milliers de pages papier ou internet se consacrent à cette affaire. Exact: si vous aimez les élucubrations, le délire, la paranoïa, le complotisme, les assertions gratuites et les intrigues dignes d'un mauvais *detektiv*, elles vous combleront.

1. Dans l'édition originale du livre, l'article en question, découvert dans l'ordinateur de Timur Domachev après sa mort, a été reproduit en annexe. Nous avons pour notre part décidé de le rendre accessible à tous, gratuitement, sur internet. Vous pouvez le consulter à cette adresse: mertvegorod.home.blog/2021/04/01/feminicid/ (NdT)

Mais si vous désirez approcher un minimum de la vérité, ne vous fatiguez pas.

Première raison à cette absence : ceux qui se sont risqués à combler ce vide ont subi pressions, menaces de mort, passages à tabac. Certains croupissent en prison. D'autres ont été assassinés – pour des raisons bien sûr en apparence étranges à leur enquête.

Autre hypothèse, plus pessimiste : tout le monde s'en fout. Des adolescentes paumées, des putes, des travailleuses pauvres disparaissent chaque mois, on les retrouve en morceaux quelques jours ou quelques semaines plus tard – quand on les retrouve – sur le bord d'un *prospekt*, en lisière d'une forêt, sous un pont autoroutier ou au milieu d'un terrain vague...

Quelques dizaines de morts chaque année dans un pays comptant 1 200 homicides au cours de la même période : qui voudrait contrarier le gouvernement, la *Milicia* ou les tsars du crime organisé pour si peu ? Pourtant les familles et les proches des victimes se réunissent en associations, manifestent, signent des pétitions, font pression sur Fiodor Doubinski² pour qu'il considère enfin la réalité de ce crime, cesse d'y voir des faits-divers dépourvus de lien.

Le 4 novembre 2024, quand la police découvre, jeté comme un paquet de linge sale à l'extrémité ouest du *rajon* 14, aux limites de la ville, à quelques centaines

2. Fiodor Doubinski, personnage important de ce livre, est actuellement ministre de la Police et haut responsable des services de renseignements de la RIM. (NdT)

de mètres de la prison centrale, le corps violé et mutilé de Masha Zoubarev, prostituée, 18 ans, arrière-petite-nièce de Lavrenti Zoubarev, ancien ministre des Affaires militaires, puis de l'Éducation, au temps de la RSSM, héros de la guerre d'Afghanistan, oligarque proche du Clan des Quatre, on pourrait croire que le nom de famille de la victime susciterait enfin une réaction de la part des *avtoriteti*. Pas du tout. L'affaire termine classée comme les autres. Meurtre isolé irrésolu. Bien sûr, Zoubarev, décédé depuis quatre ans, n'a jamais porté sa sœur dans son cœur, encore moins la descendance de celle-ci. Mais l'événement – ou plutôt son absence – laisse un goût amer dans la bouche des familles des victimes, de tous ceux qui espéraient la résolution de ces crimes: si même quelqu'un lié à la nomenklatura mourait dans l'indifférence, alors tout espoir semblait bel et bien perdu.

J'ose espérer que non. Que ces jeunes filles mortes, ces jeunes femmes mortes, obtiendront justice un jour prochain. Que lorsque mon livre paraîtra, la colère, l'indignation et la légitime violence du public ébranleront ceux qui, de près ou de loin, coupables, complices, facilitateurs, trempent dans cette horreur.

Quand j'ai proposé, en septembre 2021, mon article au rédacteur en chef du journal avec lequel je voulais collaborer à l'époque (je ne veux nommer ici ni l'un ni l'autre), on m'a dénoncé comme pédophile. Qui? Je l'ignore. « Un voisin », m'a-t-on dit

par la suite. Même si aucune preuve n'a jamais étayé cette calomnie et qu'un tribunal m'a lavé des accusations portées contre moi, ça a suffi à la police pour saisir mon ordinateur et au magazine *Nizkij*, qui m'employait à l'époque comme spécialiste des faits divers, pour me licencier. C'était il y a six ans. Je n'ai jamais pu retravailler comme journaliste.

Voici ma nouvelle enquête. Celle que je n'ai pas menée à l'époque. Celle que la police, la *Milicia*, les services secrets, l'ONU auraient dû conduire à ma place.

Dans ce livre je ne pose pas seulement une question métaphysique: les mortes nous parlent-elles, ont-elles franchi, par la force de leur souffrance et par la force de la compassion éprouvée par quelques-uns, l'infranchissable barrière? J'en pose d'abord une plus concrète et urgente: qui, depuis vingt-cinq ans, tue les habitantes de Mertvegorod, et pourquoi?

Dans cette ville de sept millions d'âmes, combien savent? Combien ont vu? Combien ont aidé? Combien ont profité? Combien tirent les ficelles? Combien se taisent, criminels, complices, profiteurs, témoins indifférents ou terrorisés? Dix? Cent? Mille? Parfois je joue avec l'idée que tous savent sauf moi, que sept millions savent et un seul ignore. Je marche dans les rues et scrute les centaines de visages que je croise.

Quelle différence entre le masque de l'innocence et celui de la culpabilité?

Aucune.

Pour trouver une librairie près de chez vous qui propose *Femicid* :
https://www.placedeslibraires.fr/listeliv.php?base=allbooks&mots_recherche=femicid

Pour lire les premières critiques de *Femicid* :
<https://mertvegorod.home.blog/critiques-et-interviews/>

Table des matières

Édito	2
Publicité gratuite (Lyna Beretski)	3
TripAdvisor (Maixent Puglisi)	4
Erreur d'appréciation (François Fournet)	5
Boîte d'épinards (Pascal Dandois)	15
Néovaudou (Stéphanie Ssolœil)	17
Étoile de Przybylski (Vanhonfleur de la Bodega)	18
Grabataires (David Haybon et Christophe Siébert)	19
Katedral Medvegja (Marianne Thibault)	28
La Mort est dans le pré (Vanhonfleur de la Bodega)	35
Bunker paradise (Rat Devil)	47
Danser ou tuer (Clément Milian)	66
Sur les zébras (Rémy Tardieu / Trottoir)	69
Alea jacta est (Claire Von Corda)	70
Immondes de la fin du mage (Les Berges du Ravin)	75
Novyj god au Lilith Cirkus (Ernest Thomas)	76
Trois chroniques de film (Jérémie Grima)	93
Trois chroniques musicales (Catherine Fagnot)	98
L'horlogerie à Mertvecgorod (Orville Thurstan)	108

Un extrait de <i>Quelques histoires de corps</i> (Yoann Sarrat)	113
Le voyeur (Alexander Dickow)	124
Une rencontre (Lyna Beretski)	130
Bienvenue à Mertvecgorod (Christophe Siébert)	139
Capitale de la douleur (Florent Sorin)	146
Radio-Mertecgorod (David Ward)	147
Remerciements	148
Bonus : le début de <i>Feminicid</i>	150

Prochain numéro du *Fenzin* : quand j'aurai envie.

Pour toute question, remarque, critique, compliment ou pour envoyer vos contributions :

konsstrukt@hotmail.com